

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: - (1979)

Artikel: Meubles paysans du Jura
Autor: Chappuis-Fähndrich, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064677>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

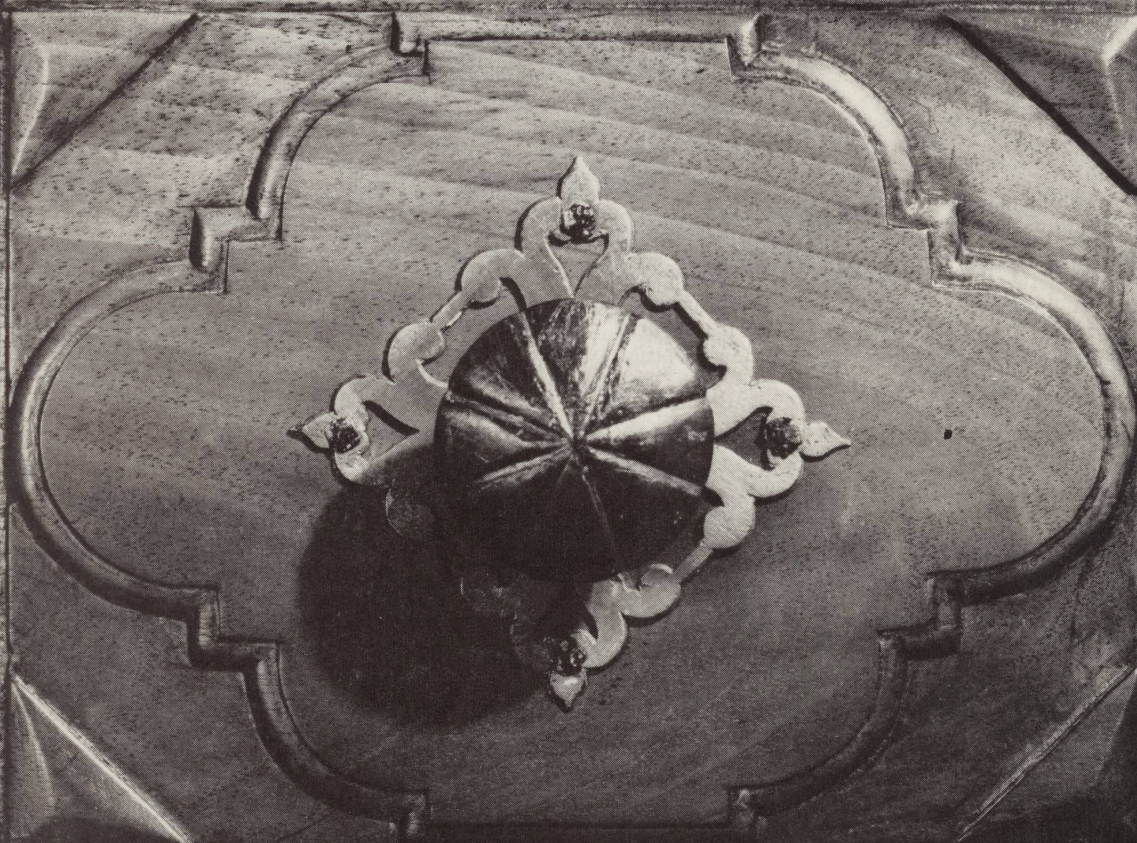
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MARC CHAPPUIS-FÄHNDRICH
MEUBLES PAYSANS DU JURA



ASPRUJ

Photo de couverture : François Enard, Delémont.



Marc Chappuis-Fähndrich

MEUBLES PAYSANS DU JURA

Première partie

Photographies de Marcel Fähndrich

Dessins de l'auteur et de Chantal Chappuis

Numéro spécial de « L'Hôtâ »

ASPRUJ 1979



Préface

« Il faudra la légendaire obstination des gens de ce pays pour qu'il reste plus qu'un souvenir des pressoirs, martinets, moulins, forges, fours, outillages divers, meubles, céramiques, fontaines, citernes et autres témoins du cadre de vie d'autrefois », ai-je écrit dans l'éditorial du premier numéro de la revue de l'A.S.P.R.U.J., « L'Hôtâ ». A qui ces lignes s'appliqueraient-elles mieux qu'à Marc Chappuis-Fähndrich et à son épouse Alice ? ¹⁾ Qui plus qu'eux se sont intéressés à ces modestes choses ? Depuis près d'un quart de siècle, ce couple arrache aux mains des destructeurs insouciantes des objets anciens voués à la disparition. Que de fois n'ont-ils pas entendu ces démolisseurs inconscients leur dire avec un sourire plein de commisération : « Quoi, vous voulez m'acheter ce vieux cheni ? C'est pas sérieux, il faut f... tout ça au feu ! » Et il fallait beaucoup de diplomatie pour convaincre ces propriétaires de renoncer à détruire outils ou meubles ancestraux parce qu'ils ne servaient plus à rien.

Avec patience et amour, en compagnie de leurs enfants, Marc et Alice s'efforçaient ensuite de rendre vie aux objets ainsi sauvés, fussent-ils cassés, vermoulus plus qu'il ne convenait, crasseux, poussiéreux, délabrés au point de décourager les gens les mieux disposés. Sans hâte aucune, ils ont ainsi préservé toutes les sortes d'objets ou de meubles campagnards de la disparition, recueillant non seulement la chose matérielle mais aussi, je dirais même surtout, le maximum d'informations sur son origine, son utilisation ou sa construction. Aux brocanteurs et antiquaires, ils achetèrent (parfois en « se serrant la ceinture ») telle ou telle pièce qu'ils ne pouvaient supporter de voir quitter le Jura, terre d'origine ou d'asile de maintes « antiquités ». Les objets ou les meubles ainsi acquis venaient grossir ce que, par excès de modestie, ils n'appelaient pas leur collection. Marc et Alice sourient lorsque j'emploie ce mot.

Il est temps d'en venir au fait : pourquoi ce numéro spécial de « L'Hôtâ » est-il consacré aux meubles paysans du Jura

et pas à autre chose ? Serait-ce le fruit d'une longue amitié entre ces défenseurs du patrimoine et le soussigné ? Non point, notre première rencontre datant de l'exposition organisée par les « Amis du Vieux Develier » en automne 1975. Alors ? Ecouter Marc Chappuis parler des meubles paysans, du mobilier jurassien ou comtois, de l'influence alsacienne dans la forme de telle armoire, du rôle de la « cabernatte », de l'importance de tel détail artisanal, des outils de toujours, du menuisier-paysan d'hier, bref, écouter Marc évoquer le temps passé est un régal. Le regarder passer le bout des doigts sur l'arrondi d'une moulure, la paume de sa main sur la patine d'un panneau, son index sur le galbe d'une clef, c'est un poème que cette brochure ne saurait transmettre !

En revanche, sans parcimonie ou ladrerie, généreusement, en amateur passionné qu'il est, le savoir-faire acquis au long des années, les connaissances accumulées sans relâche, il nous les livre avec simplicité, gracieusement. Il n'a pas été aisé de le convaincre de troquer le rabot pour la plume, le bout de bois vermoulu pour la feuille blanche, la colle pour l'encre. « Je ne sais rien encore ! » se lamentait-il chaque fois que je revenais l'importuner avec mon idée de réaliser un numéro spécial de « L'Hôtâ ». Il fut bien bon de ne point m'envoyer promener alors que je le tourmentais avec ce projet, car écrire n'est pas une partie de plaisir pour chacun.

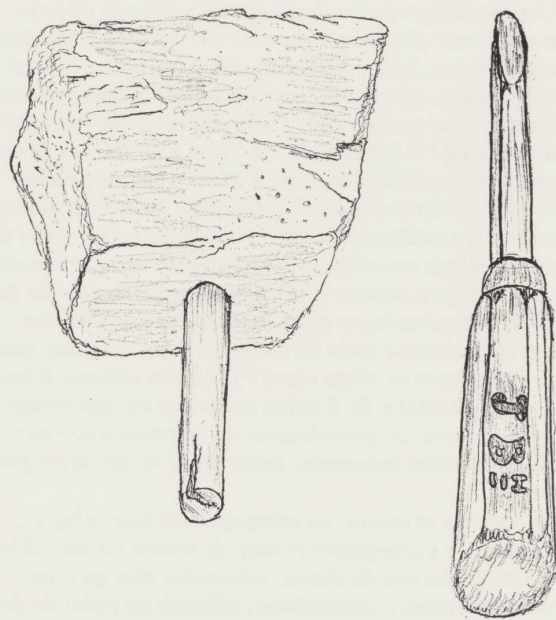
Courageusement, en compagnie de son épouse, il se mit un jour à l'œuvre. Trier les informations devint un cauchemar : « On ne peut pas tout dire ! »... Les scrupules devaient aussi venir rôder autour de son esprit soucieux de vérité : « Il faut aller voir chez les gens pour être sûr ! » On vit dès lors Marc et Alice parcourir le Jura pour retrouver des témoins authentiques du mobilier paysan jurassien. Avec l'aide (combien précieuse !) de Marcel Fähndrich ²⁾, ils photographièrent tant et tant de vieux meubles qu'il ne fut plus possible de tout présenter en un volume...

Nouvelles angoisses devant la masse des documents, mais ravissement face à des horizons nouveaux : « Il faudrait encore aller ici et là, faire un croquis de... » Un quart de siècle suffirait à peine pour permettre à Marc et Alice d'achever tout ce qu'ils estiment devoir accomplir avant de rédiger un ouvrage sur le meuble paysan du Jura. Alors, si tout n'est pas complet, parfait, si tout n'est pas bien inventorié, classé, catalogué, si cette étude a des défauts, cher lecteur, n'en tiens pas rigueur à l'auteur, mais à moi qui ai insisté pour qu'un premier volume soit réalisé. Je suis seul coupable des lacunes de cette œuvre. Puissent les services et le plaisir que ce numéro spécial te procurent me faire pardonner ma hâte à voir paraître ces pages !

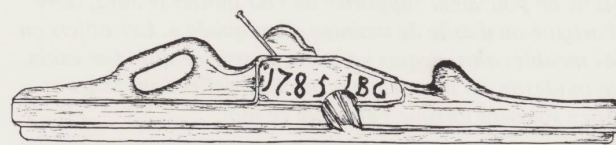
Que tous ceux qui possèdent de vieux meubles jurassiens non présentés ici adressent une photo à l'auteur (avec tous commentaires utiles), ils faciliteront la découverte et la mise en valeur du mobilier de notre pays. Notre but n'est que de transmettre une partie du patrimoine artisanal aux générations à venir, d'enrichir nos connaissances et de nous réjouir avec les maîtres du bel ouvrage. Je crois que les dessins de Marc Chappuis et les photographies de Marcel Fährndrich contribueront déjà grandement à notre bonheur. Et je ne dis rien du reste...

Amis, merci pour cette belle et utile étude !

Gilbert Lovis



Gouge et maillet. Provenance : Soubey.



Feuilleret de Jean-Baptiste Greppin dit « Fouba » à Develier.

¹⁾ M. Marc Chappuis-Fährndrich est mécanicien de locomotive et habite Develier.

²⁾ M. Marcel Fährndrich est instituteur à Develier.

Avant-propos

Depuis toujours, dans ma famille, on était paysan, on appartenait à la race des culs-terreux. Un modeste métier accessoire nous empêchait de «tirer le diable par la queue». Mon père fut bûcheron, mon grand-père cantonnier, mon arrière-grand-père casseur de pierre et j'ai retrouvé leurs pauvres outils. Il y eut aussi un horloger et un cordonnier, mais tous mes ancêtres étaient paysans et avaient au moins une vache à l'écurie avec, parfois, le veau nécessaire pour assurer la pérennité du cheptel.

Dans la famille de mon épouse, on était aussi paysan mais en plus « gros », comme on dit chez nous. Chez elle, on attelait de solides chevaux alors que ma mère, mon grand frère et moi, nous labourions avec un double attelage de vaches. Dans la famille de ma compagne, qui n'était pas paysan devenait curé, officier, instituteur ou soldat du pape.

Dans nos deux familles, assurément, on aimait et on aime toujours la terre. Chez mes parents, on dut un jour admettre que notre lopin de champ était trop petit pour nourrir la famille et chacun sentit que la fin d'un monde était arrivée. Au nom de la rentabilité, combien sommes-nous à être devenus inutiles sur la terre même qu'avaient défrichée nos ancêtres ?

Obligés d'abandonner le métier de nos pères, sans colère, comme l'exilé qui emporte au loin une poignée du sol natal, nous avons alors essayé de sauver les témoins de l'époque que nous savions révolue. Pour le plaisir des yeux et du cœur, nous avons conservé les outils utilisés durant notre jeunesse avec leurs manches usés par les efforts. Nous leur étions unis comme par les liens du sang. La simple armoire jurassienne, l'horloge témoin des heures de labeur, de la vie et de la mort de nos ancêtres paysans, tous ces objets devenus inutiles, nous les avons gardés au cœur de notre demeure.

Nous avons aussi tenté de sauver de la destruction ce que d'autres fils d'agriculteurs rejetaient. Durant plus de

vingt ans, selon nos possibilités, nous avons également acquis quelques belles pièces du mobilier jurassien que brocanteurs et chiffonniers nous offraient. Avec les années, nous avons constaté que les meubles du Jura présentaient souvent des caractéristiques communes, des détails semblables, un air de famille qui nous permirent peu à peu d'en déterminer l'origine.

Il faut également associer à cette réalisation nos enfants, Jean, Chantal et Michel, car cette étude est aussi la leur. Enfin, je remercie M. Gilbert Lovis qui a rendu cette publication possible. En créant « L'Hôtâ », il a compris, avant d'autres, que l'histoire des petites gens devait être racontée. Notre gratitude va également à M. Marcel Fähndrich. Il a parcouru le Jura pour rassembler une vaste documentation photographique, dont on ne trouve ici qu'une petite partie, l'essentiel étant réservé au prochain fascicule. Un cordial merci à toutes les personnes qui nous accueillirent avec la plus franche hospitalité et nous permirent d'étudier des meubles anciens amoureusement conservés.

Les Jurassiens sont avides de connaître l'histoire de leur pays et d'en savoir plus. Ils veulent rattraper le temps perdu et ces pages en portent la trace. Nous sommes heureux de les offrir aux lecteurs de « L'Hôtâ », certains qu'ils comprendront qu'il ne s'agit pas d'une étude exhaustive. Nous comptons d'ailleurs sur eux pour qu'ils nous signalent les trésors qui dorment encore en de nombreux endroits du Jura. Peut-être, à cause de ces trouvailles, faudra-t-il alors compléter tel ou tel chapitre, mais ce ne sera que progrès dans la connaissance du patrimoine rural jurassien. Peut-être même que la lecture de cet ouvrage incitera un artisan de chez nous à puiser dans le savoir-faire ancestral pour construire un mobilier qui satisfasse à la fois notre besoin de confort et... de rêve.



Lorsqu'un peuple dilapide son patrimoine...

On a, paraît-il qualifié le Jura de « galetas ». Cela est vrai si l'on songe à l'immense quantité de meubles et autres objets qu'on y découvrait encore à l'aube de ce siècle. Marchands et amateurs éclairés ont su mettre à profit pareille aubaine, à tel point que, de nos jours, il est devenu difficile de trouver un ancien intérieur paysan à peu près complet.

Le mobilier jurassien a subi deux agressions notoires. La première (la moins grave) est celle des brocanteurs et des antiquaires ; elle a néanmoins permis de sauver des quantités d'objets de la destruction et de populariser le goût sinon la connaissance pour les meubles et objets anciens. La seconde agression est bien plus pernicieuse : elle est due à la mode ! Elle a conduit nos paysans à sacrifier maisons et meubles aux goûts de l'heure.

Il y a bien vingt ans, un de mes amis, M. Berberat, antiquaire à Bienne, déjà très avancé en âge, me disait d'une voix triste : « Mon père était chiffonnier-ferrailleur à Porrentruy. Au début de ce siècle, il parcourait l'Ajoie avec une charrette et ramassait tout ce qui, à l'époque, constituait le rebut d'une maison ordinaire. En ce temps-là, les vieux cuivres étaient écrasés, les étains (fort nombreux !) fondus, les meubles brûlés, leurs ferrures mises au tas de ferraille. Les officiers venus en Ajoie au début de la Première Guerre mondiale n'en crurent pas leurs yeux en voyant nos meubles et objets anciens. Notre pays fut pour eux la découverte d'une « île au trésor »...

Ces personnes de qualité et de bonne éducation chargèrent mon père de leur trouver le plus d'antiquités possible. Seules les pièces d'époque et de bonne facture trouvaient grâce à leurs yeux. »

Les épaules voûtées, une profonde nuance de regret dans la voix et avec l'accent jurassien, mon vieil ami ajoutait : « Ah ! jeune homme, si vous saviez combien d'objets mon père a récupérés et revendus pour un morceau de pain noir... D'autres personnes l'imitèrent et c'est ainsi que meu-

bles, tableaux, étains, armes, objets divers furent chargés — par wagons entiers — au nom de ces officiers et expédiés dans les grandes villes de Suisse. » En quittant le Jura, tous ces témoins du passé perdaient leur identité, leurs racines. Et ainsi notre peuple perdait sa culture, sa raison de croire en l'avenir.

Chez un antiquaire bâlois qui vivait comme un grand seigneur parmi des trésors, j'ai vu tel coffre du XVII^e siècle orné des armoiries des seigneuries de l'Evêché de Bâle, des tableaux signés datant du XVI^e siècle et provenant d'une chapelle des bords du Doubs, un saint en bois de la même époque ayant les épaules voûtées comme s'il regrettait ses paroissiens du Val-Terbi (qui ne l'invoqueraient plus dans les mauvais jours), des poteries de Bonfol de bien belle prestance, que sais-je encore ? Ce distingué et fin connaisseur ne cachait pas que le gros de sa fortune lui venait d'objets trouvés dans le Jura. Comble de malheur, dès qu'elles étaient hors de notre pays, ces pièces étaient officiellement vendues comme étant d'origine... valaisanne. Il fallait répondre au goût du jour, le Valais était à la mode à cette époque. Quelle fierté aurait pu avoir un patricien bâlois, bernois ou zurichois de posséder un vieux meuble provenant d'un pays qui n'avait même pas son drapeau sous la coupole fédérale ? Ce coup est assurément le plus grave qu'on puisse porter à l'honneur et aux biens culturels d'une région, c'est le coup de grâce.

Même vendu à l'étranger, un meuble pourra un jour ou l'autre retrouver sa patrie s'il est étiqueté comme il se doit par l'antiquaire honnête. Quelles que soient les circonstances et où que se trouve son nouveau domicile, ce meuble fera toujours partie du patrimoine de son pays d'origine. Ainsi inventorié, il verra sa valeur accrue et, de plus, il fera l'orgueil de son propriétaire car il pourra le considérer comme un ami bien connu. En inscrivant tous les détails touchant l'origine d'un objet, l'antiquaire a tout à gagner tant il est vrai qu'un meuble apatride ou à l'identité

incertaine voit son prix diminuer. Quant à sa valeur culturelle, elle est nulle si ces précautions sont négligées.

Une question me hante lorsque, devant l'étalage d'un antiquaire, je me trouve en présence d'un objet ayant appartenu au patrimoine de mon pays : pourquoi les pouvoirs publics ne disposent-ils pas de l'argent nécessaire pour procéder à certains achats ? Pourquoi ne prennent-ils pas en charge un musée regroupant les principaux témoins de la vie paysanne et de l'artisanat du Jura ?

Par définition, un meuble est appelé à voyager et demander aux familles de conserver les biens de leurs ancêtres ne suffit pas. Jamais on n'empêchera quiconque de vendre un objet qui a cessé de plaire ou simplement d'être utile, surtout si un marchand en offre un bon prix. Il serait donc souhaitable que notre nouveau gouvernement fasse mieux que l'ancien et se rende compte qu'un objet perdu est comme le temps... il ne se rattrape plus. Il est certainement encore possible de tout mettre en œuvre pour qu'à l'instar des autres cantons, le Jura puisse fièrement présenter, à ses enfants et à ses hôtes, une image fidèle de son riche et intéressant passé.

Armoire en sapin fabriquée par un menuisier-paysan à la fin du XIXe siècle. (G. Dominé-Frund, Courchapoix.)



Avant de présenter quelques particularités du meuble paysan jurassien, rappelons que le Jura n'a jamais manqué de bois. Le nom même de notre pays n'évoque-t-il pas les forêts qui le couvrent ? Le chêne était le matériau le plus prisé des menuisiers jurassiens qui lui faisaient subir un traitement particulier : aussitôt débité (en novembre, en vieille lune), il était immergé dans un étang, un marais, une rivière ou une fosse à purin (Develier, Sonceboz, Porrentruy, etc.) où il demeurerait durant au moins un an avant d'être mis à sécher. Pour éviter l'éclatement des billes laissées entières, un trou d'un demi pouce et d'une main de longueur était foré à chaque extrémité dans le cœur du bois. Traité de la sorte, le chêne devenait noir, il prenait quasiment l'aspect de l'ébène. Semblablement, on rendait le cerisier plus rouge, les résineux plus blonds et surtout plus résistants aux attaques des insectes xylophages et le noyer se laissait dès lors admirablement patiner.

Ainsi débarrassé de sa résine, définitivement à l'abri des parasites, le bois acquérait un dessèchement complet et subissait un début de pétrification. Il ne travaillait pratiquement plus et ce traitement peut expliquer la résistance de nos vieux meubles à l'air desséché des appartements modernes, alors que le mobilier massif actuel résiste si mal aux mêmes conditions dues au chauffage central.

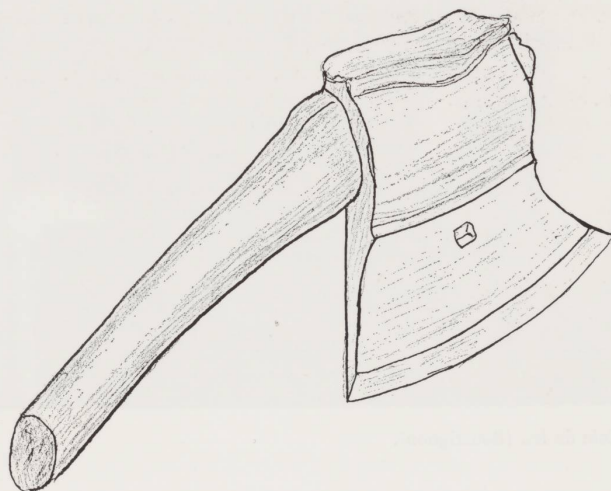
Nos vieux menuisiers reconnaissent unanimement qu'aucun travail sérieux n'était entrepris avec du bois qui n'avait pas été « flotté ».

Au XVIII^e siècle, le noyer était réservé au meuble bourgeois de qualité. Les froids intenses de 1789, qui transformèrent notre pays en « banquise », furent fatals à la plupart des arbres de bois dur et certains spécialistes prétendent reconnaître, sur le mobilier, les bois d'avant de ceux d'après la catastrophe. Il ne faudrait pas oublier qu'une grande partie de la production de noyer de notre région était vendue aux fabricants de crosses de fusils, ce qui peut

expliquer la rareté des meubles en noyer du XIX^e siècle dans le Jura.

Chez nous, les menuisiers utilisèrent également toute la gamme des bois fruitiers. Le beau bois rouge du cerisier qui s'harmonise si bien avec les garnitures en laiton n'apparaîtra guère avant le début du XIX^e siècle. Les meubles fabriqués avec ce matériau sont d'ailleurs toujours d'une facture particulièrement soignée.

Les paysans les plus pauvres travaillaient le plus humble des bois : le résineux, sapin et pin, si abondant dans nos forêts et nos pâturages. Ils avaient grand mérite de consacrer savoir-faire et temps pour exécuter des meubles (de grande beauté !) avec un si mauvais bois d'ébénisterie. Ceci démontre que leur pauvreté était plus matérielle que morale.



Doloire. Provenance : Develier.



Coin du feu (Bourrignon).

Quelques repères sur l'art du menuisier

L'idée du meuble naquit il y a plus de 5000 ans lorsque nos plus lointains ancêtres devinrent sédentaires. À l'aide de quelques morceaux de bois rond ou fendu, ils fabriquèrent les étagères nécessaires au rangement de pots de terre cuite ou de paniers. Même si leur mobilier était rudimentaire, les hommes de cette lointaine époque étaient déjà des artisans habiles. Avec des outils de pierre, ils découpaient et fendaient les troncs pour façonner des planches qu'ils perforaient et chevillaient. À l'âge du fer, nos ancêtres possédaient déjà la plupart des outils que l'on pouvait encore trouver sur l'établi d'un menuisier de Lamboing ou Châtillon à la fin du XIX^e siècle.

En effet, ils utilisaient rabots, perçoirs, scies, pinces, ciseaux, fermails, gouges, compas, limes, sans parler des haches ou des marteaux. La forme fondamentale de ces outils n'a pas varié durant plus de 2000 ans et nos ancêtres gaulois n'ignoraient rien des techniques de nos charpentiers et charrons. Les principaux assemblages exécutés par nos grands-pères étaient déjà connus d'eux. Le tonneau, jadis meuble de rangement et récipient, est une invention gauloise. Son mode de fabrication n'a pas changé jusqu'à nos jours.

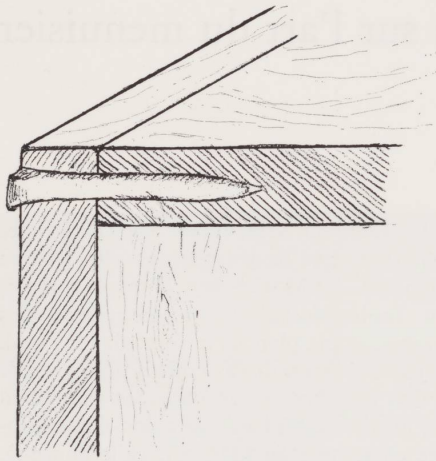
Étant donné l'unité architecturale qui régnait dans tout l'empire romain, et au vu des restes métalliques de meubles trouvés lors de fouilles faites chez nous, on peut penser que les propriétaires des villas gallo-romaines du Jura demandaient aux artisans locaux de leur fabriquer des meubles comparables à ceux qui sont peints sur les ruines de Pompéi.

À cette époque, on possédait tables, sièges, lits, coffres... et leurs formes n'étaient guère différentes de celles que nous connaissons. Les invasions barbares provoquèrent l'effondrement de la civilisation gallo-romaine et les artisans perdirent l'essentiel de leurs connaissances. L'art de la menuiserie ne survécut que confiné dans les derniers refuges de la culture, des couvents comme ceux de Moutier-

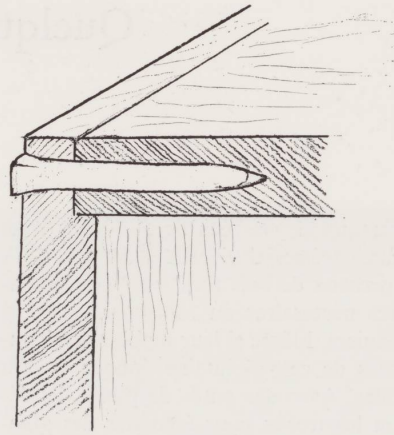
Grandval, Saint-Ursanne ou Saint-Imier. Ce savoir-faire ancestral ne réapparaîtra que bien des siècles plus tard au sein de nos populations. Au Moyen Âge, le meuble principal était le coffre. Taillé à la hache et à l'herminette dans un tronc d'arbre, une simple planche le fermait. Plus tard, il sera fabriqué à partir de merrains assemblés au moyen de tenons chevillés. Ces planches étaient obtenues en fendant la bille d'un arbre encore vert à l'aide de coins. Cette technique était encore en vigueur en 1516 car, cette année-là, un entrepreneur du prince-évêque s'engagea à fabriquer un soufflet pour les forges de Bourrignon à la hache, les scieries faisant défaut. Scieurs de long et sciage hydraulique firent prendre son véritable essor à la menuiserie. La fabrication des planches étant ainsi devenue courante, on améliora peu à peu les procédés de construction et l'outillage.

Comme on s'en doute, les matériaux, les techniques, les modes d'assemblages utilisés par le menuisier-paysan étaient très simples. Ils resteront en vigueur du Moyen Âge à une époque récente sans grandes modifications.

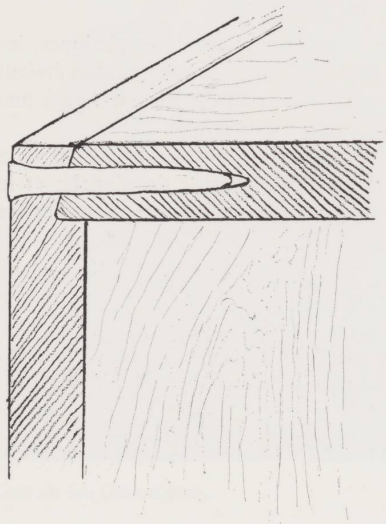
Tous les éléments du mobilier paysan (y compris la porte !) étaient tirés d'une seule largeur de planche et le plus souvent assemblés et chevillés comme le montrent les figures suivantes.



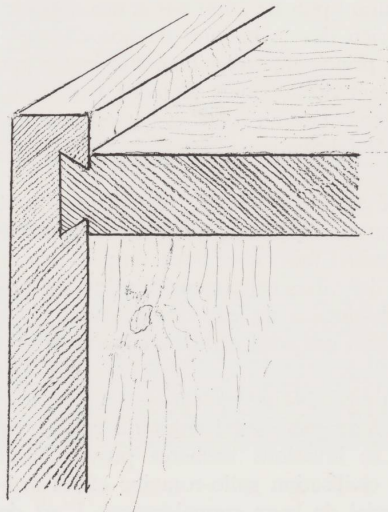
Mode d'assemblage simple pour coffres, armoires, etc.



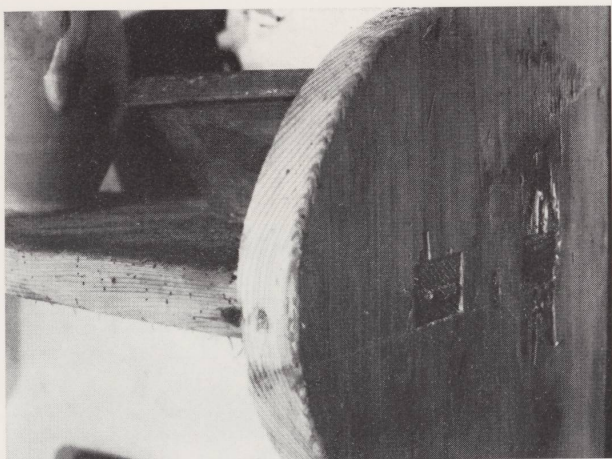
Une battue empêche une trop forte sollicitation des chevilles.



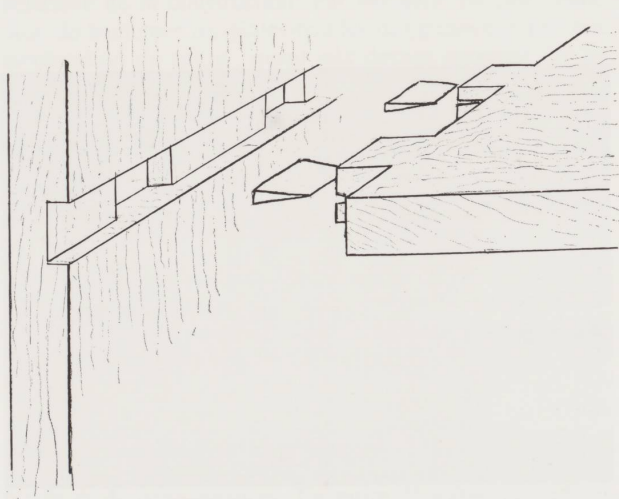
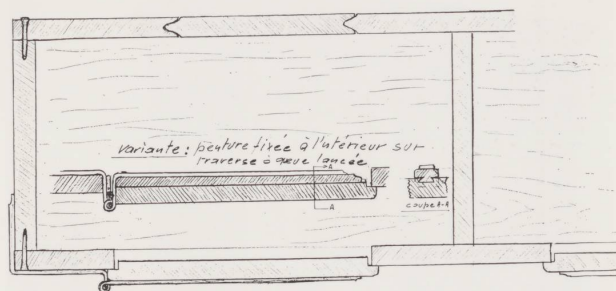
Première esquisse de la queue d'aigle. Assemblage courant sur les coffres, plus rare sur les armoires.



Queue d'aigle (queue lancée) : elle permet de supprimer les chevilles (armoires, tables, étagères, supports divers).



L'évolution de l'art de fabriquer un meuble est illustrée ci-après, à partir de l'armoire à deux portes, car elle est très représentative du mobilier jurassien.



Assemblage à coins assurant la consolidation des étagères avec les montants (métra, banc des seilles).

Ce genre d'armoire était déjà fabriqué au XIII^e siècle. Toutes les parties composant ce meuble sont tirées de planches pleines, y compris la porte qui est articulée sur une penture de fer ou un épart de bois. Cette coupe présente la technique que nous venons de décrire brièvement et la réunion des planches du dos par joint « à grain d'orge ». Tous les éléments d'un tel meuble sont porteurs, donc solidaires les uns des autres. Si un de ceux-ci est retiré, le meuble s'écroule. Le joint « à grain d'orge » avait l'inconvénient de laisser « bâiller » les planches lors de retrait du bois. Au cours des siècles, on l'améliora jusqu'à ce qu'il devienne le joint « rainé crêté » actuel.



Armoire dont toutes les parties sont tirées de planches pleines.
(J. Bueche, Delémont.)



Penture en fer placée à l'intérieur.



Porte pleine consolidée par un épart lancé (détail de l'armoire
ci-contre).

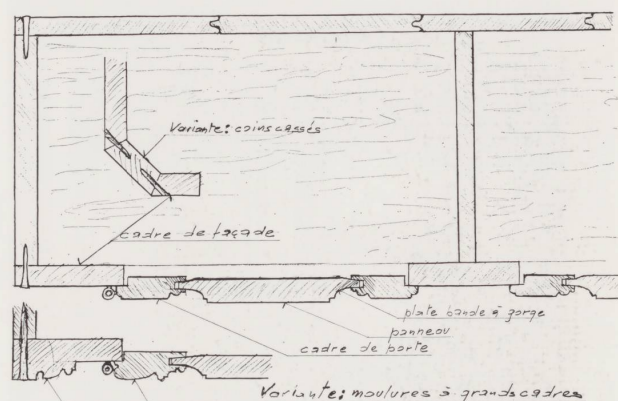
Vers le XVe siècle fut inventé le perfectionnement le plus important jamais réalisé pour la construction du mobilier : l'assemblage de cadres et panneaux. On abandonna peu à peu l'emploi des planches entières qui avaient l'inconvénient grave de se fendre et de gauchir si le bois n'avait pas été soigneusement choisi et parfaitement séché. La nouvelle technique présentait l'avantage de permettre l'utilisation de planches refendues que l'on réunissait à l'équerre par tenons et mortaises pour former des cadres.

Les vides étaient fermés par des panneaux dont les bords amincis en plate-bande s'emboîtaient dans des rainures. Un léger jeu permettait le travail naturel du bois sans la contrainte de tous les éléments constitutifs du meuble. Cette technique entraînera aussi une profonde modification esthétique du mobilier, la décoration devenant dès lors dépendante de la construction. Par exemple, on prit l'habitude de souligner les plates-bandes des panneaux par une mouluration du cadre ; quant aux dessins exécutés sur les panneaux, ils étaient désormais toujours limités par la plate-bande.

La construction des meubles à panneaux rappelle la technique de construction gothique en squelette porteur et remplissage, les cadres étant assimilables à l'ossature de ces bâtiments et les panneaux aux verrières.

Cette nouvelle technique de construction fut rapidement adoptée par le menuisier ayant pignon sur rue, donc habitué au travail de qualité. En revanche, il n'en alla pas de même à la campagne ; le menuisier-paysan ne se départissait que difficilement des techniques ancestrales qui lui étaient familières et qui avaient fait leurs preuves depuis très longtemps. Grâce à l'ancienne méthode, les meubles pouvaient être exécutés facilement et avec un minimum de temps et de connaissances. En outre, il n'était pas nécessaire de se procurer un outillage spécial et onéreux, tel que rabots à plates-bandes, bouvets, rabots à moulures, etc. Il

n'est pas étonnant que certaines armoires jurassiennes de qualité du XVIIIe, voire du XIXe siècle, n'aient que les portes construites à panneaux.



Pour obvier au gauchissement, dès le XVe siècle, on utilisa donc le cadre à panneaux. Dans le Jura, et seulement vers la fin du XVIIe siècle, le menuisier-paysan n'adopta cette technique que pour la porte. Le coin cassé est fréquent sur le meuble jurassien ; on le trouve aussi sur les armoires vosgiennes et alsaciennes. Observez la modification du joint des planches du dos et la diminution de l'épaisseur des éléments ; le meuble devient plus léger. On abandonne la penture, qui ne peut se fixer correctement sur un panneau, au profit de l'épart à volutes ou la fiche à entailler.



Armoire en chêne du XVIII^e siècle reposant sur une corniche renversée. Mouluration à grand cadre. Démontage horizontal à mi-hauteur du corps, comme si cette armoire était composée de deux coffres superposés. (M. Chappuis-Fähndrich, Develier.)

Armoire en chêne avec portes à panneaux du milieu du XVIII^e siècle. Toutes les particularités de l'armoire jurassienne sont rassemblées ici : portes à trois panneaux lobés (trèfle), boutons sur le panneau central, côtés faits de planches pleines, absence de pieds. (Sacristie de Develier.)

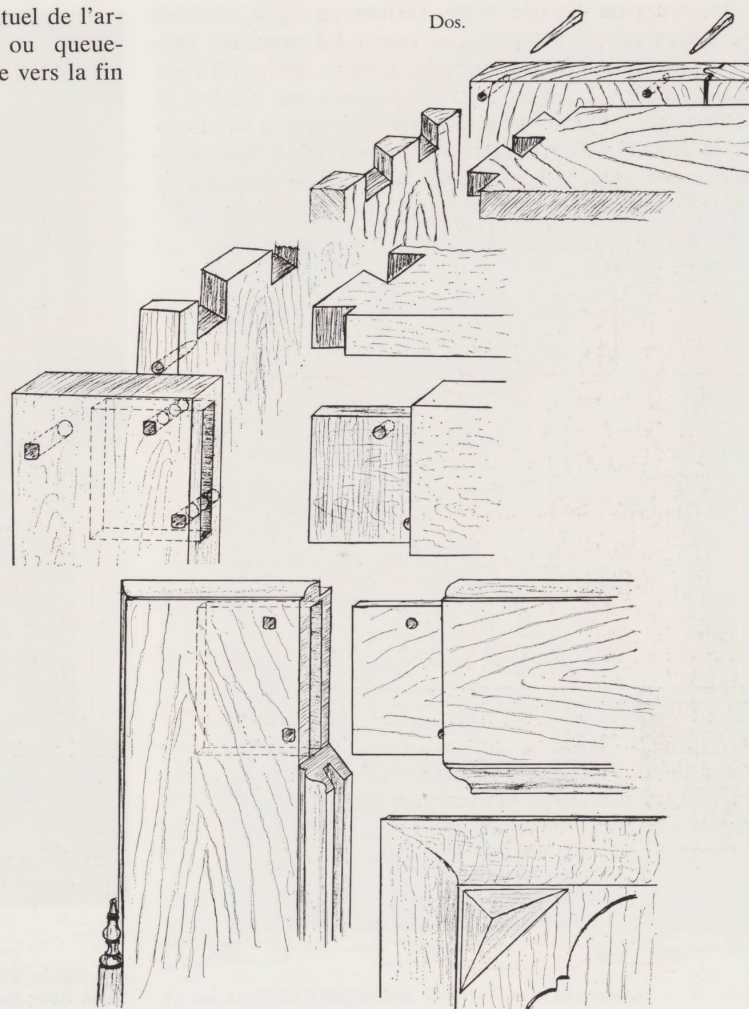


Vue partielle et éclatée de l'assemblage habituel de l'armoire jurassienne dotée de la queue-d'aigle ou queue-d'arronde inventée au XVe siècle et généralisée vers la fin du XVIIe.

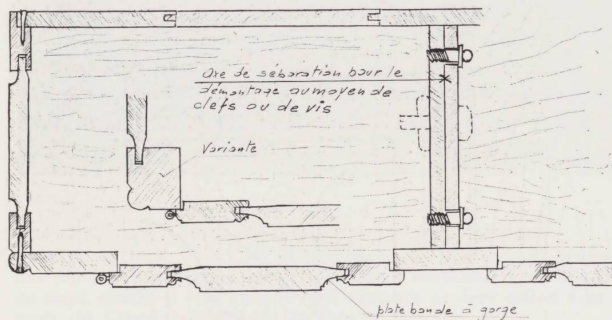
Côté et cadre de façade.

Cadre de porte et panneau.

Dos.

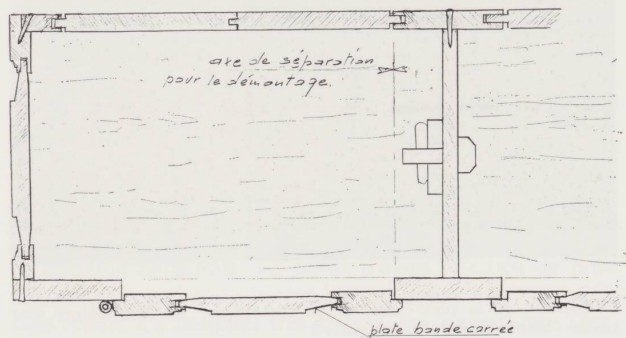


Au cours du XVIII^e siècle, surtout en Ajoie, certains menuisiers adoptèrent progressivement les panneaux également pour les côtés du meuble. Encore faudrait-il faire une distinction entre les meubles destinés aux citadins et aux bourgeois et ceux du paysan qui, lui, restera très longtemps attaché à l'ancien mode de construction. En conséquence, un meuble fabriqué au XIX^e siècle pourra présenter des caractéristiques de la fin du XVII^e siècle.

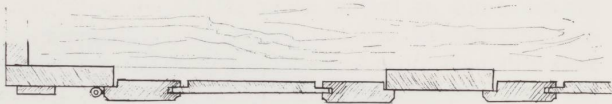


Armoire du XVIII^e siècle avec panneaux également sur les côtés.
(Léon Roth, Boncourt.)

Dès la première moitié du XIX^e siècle, la plate-bande à gorge est remplacée par la plate-bande carrée. Celle-ci s'affine, devient plate et moins profonde. Les planches du dos ne furent plus chevillées contre le corps du meuble, mais devinrent également prisonnières dans des cadres.



La moulure tend à disparaître. (Victor Plomb, Boncourt.)



Par la suite, la moulure sera quasiment abandonnée, car on cherche à rationaliser le travail. On cache la plate-bande ou ce qu'il en reste en la tournant vers l'intérieur du meuble. Mais il faut faire attention car, vers la fin du XVIII^e siècle, certains menuisiers construisirent des armoires présentant cette caractéristique. En effet, ces meubles étaient destinés à être peints et, pour une raison ou une autre, ils demeurèrent sans dessins. Il est aussi possible que l'artisan ait désiré mettre en évidence la beauté des veines du bois, du noyer tout spécialement.

Une particularité à ne pas négliger lorsqu'on veut dater une armoire est le nombre de panneaux. Jusqu'au début, éventuellement le milieu du XIX^e siècle, on compte trois panneaux par porte. Ensuite, on n'en fera plus que deux, puis plus qu'un afin de rationaliser au maximum le travail.



Disparition de la plate-bande et du chevillage ; les assemblages sont collés. (Marcel Frund, Courchapoix.)

«Le» meuble jurassien

Le Jura étant situé au point de jonction de plusieurs courants culturels, l'art du menuisier-paysan est avant tout empirique et fruit d'emprunts divers. Ses recherches personnelles, alliées aux apports techniques ou stylistiques provenant des régions avoisinantes, lui permirent de créer un mobilier à l'image même du pays jurassien et de ses habitants. Il est sobre, pratique, bien équilibré, souvent austère, toujours symétrique, bien adapté aux besoins et aux habitudes des gens. Taillé dans une bonne épaisseur de bois, assemblé comme une charpente, il est le fruit du savoir-faire ancestral.

Le cloisonnement physique du Jura se retrouve dans le mobilier, car chaque vallée possède un type de meuble plus ou moins caractéristique dans certains détails. Toujours utilitaire, l'objet sorti des mains de l'artisan villageois accuse franchement sa destination. Des générations de menuisiers francs-montagnards ou des hautes vallées du Jura méridional eurent une prédilection certaine pour le mobilier en sapin. Souvent, leurs meubles étaient peints à la manière de ceux de l'Alsace. Les artisans d'Ajoie, eux, préféraient nettement le chêne et, voisins de la France, étaient fortement influencés par le style Louis XV. Dans la vallée de Delémont, on avait des goûts plus austères et on restera plus longtemps sous l'influence du style Louis XIII. Mais ce ne sont que nuances et tout le mobilier jurassien a une ressemblance qui permet de parler d'un type propre au Jura. Il peut cependant être classé en deux catégories : le meuble paysan ou campagnard et le meuble bourgeois.

Le meuble paysan

Nous pouvons considérer comme meubles paysans ceux qui furent fabriqués par des paysans ou des artisans selon la tradition ancestrale. La mode n'avait que peu de prise sur ces gens qui travaillaient généralement avec un outillage réduit. Ce mobilier très simple, qui s'apparente à ce-

lui des bergers, a subi le sort réservé aux humbles choses : il a été détruit. Aujourd'hui, il est extrêmement rare et presque totalement absent des demeures campagnardes. Le penchant récent des paysans pour les objets fonctionnels a endormi leur goût pour les belles choses et, en imitant sans discernement les habitudes (si longtemps enviées !) des « chires » de la ville — des notables — ils se sont laissés dépouiller sans réagir de leurs richesses mobilières.

Quant aux musées campagnards, ils ne sont pas toujours un bon miroir des réalisations des artisans paysans, car on y expose trop souvent avec prédilection des pièces exceptionnelles, faussant ainsi la représentativité de ce qui devrait être des témoins de la vie traditionnelle. Nous ne répéterons jamais assez qu'ici comme partout, le mobilier usuel paysan était toujours très simple, fonctionnel, en harmonie avec les moyens et les goûts de son propriétaire.



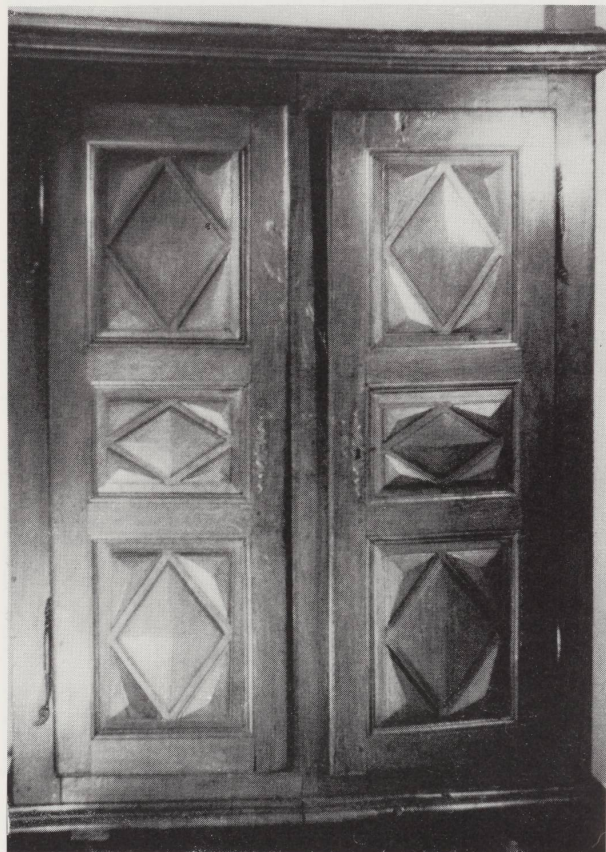
Coffre en sapin sur lequel l'artisan a peint des panneaux imitant les décors géométriques des armoires (Develier).

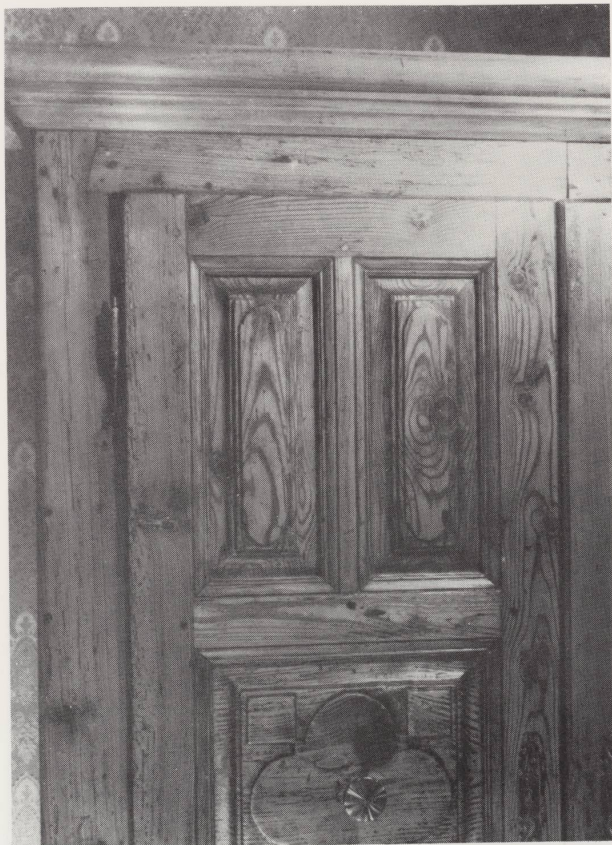


Comment peut-on se dessaisir de meubles semblables à celui-ci pour les remplacer par du « Kitsch » ? (Victor Plomb, Boncourt.)

Armoire en chêne Louis XIII de la première moitié du XIXe siècle

avec pointes de diamant. (François Rossé, Boncourt.)



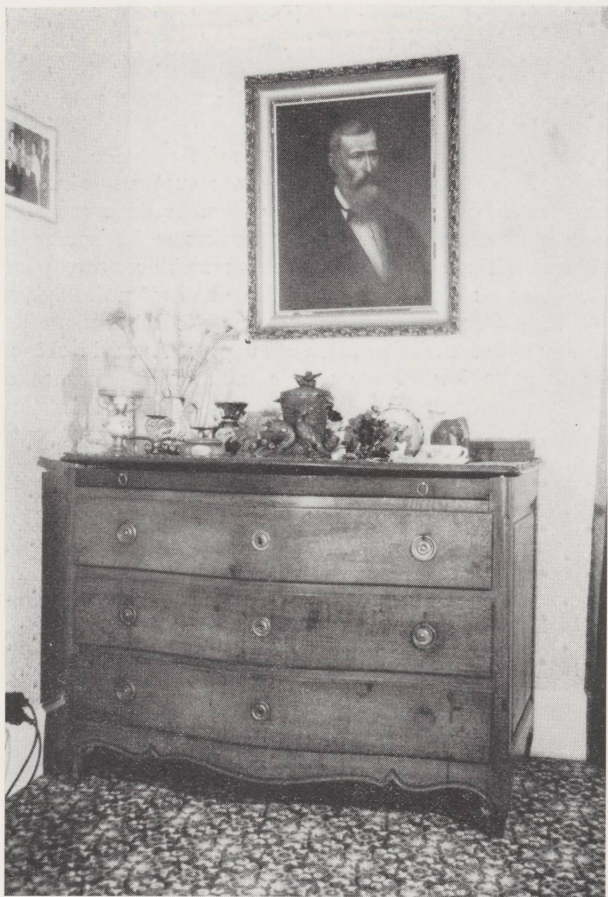


Détail d'une armoire paysanne en fin du XVIII^e siècle dont les panneaux supérieurs sont divisés en deux parties dans le style Louis XIII (Georges Crétin, Delémont.)

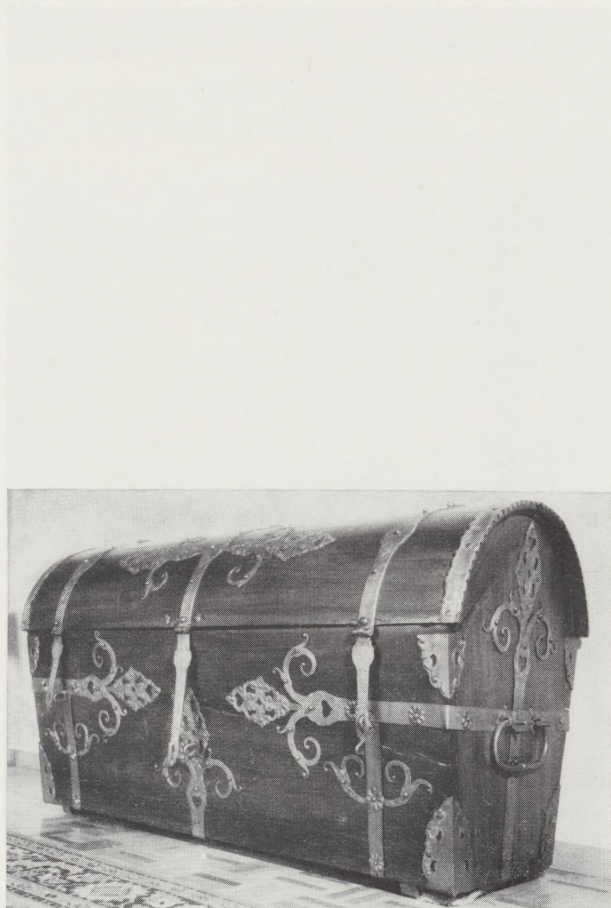
Le meuble bourgeois

Le meuble bourgeois est, en fait, un meuble paysan d'une facture supérieure, plus riche, plus proche de la mode et aussi plus coûteuse. Les riches fermiers et les bourgeois terriens désiraient posséder un beau mobilier car, pour eux, il était le symbole bien visible de leur aisance. Ils confiaient la tâche de fabriquer ces meubles à la mesure de leur ambition à des menuisiers du pays. Avec du chêne, du noyer, parfois même du sapin, ces artisans créèrent des meubles ayant des caractéristiques paysannes même s'ils s'efforçaient de suivre la mode. En vérité, peu de gens étaient au courant des styles en vogue et on suivait donc la mode avec un certain retard chronologique. L'empirisme, le goût pour les figures géométriques tracées à la règle et au compas, le souci de réaliser une œuvre fonctionnelle sont toujours présents dans le meuble bourgeois et sont la preuve de l'influence des traditions campagnardes. Pour bien différencier leurs créations de celles des menuisiers-paysans, ces artisans copiaient le mobilier des églises ou des bâtiments urbains des villes avoisinantes, mais n'en gardaient généralement que les grandes lignes ou des détails, limités qu'ils étaient par l'outillage et un savoir-faire sommaire. Il est donc fréquent de trouver des motifs stylistiques très différents sur le même meuble et ces compositions aboutissent souvent à des œuvres naïves pleines de charme.

Remarque : l'influence du mobilier régional français, particulièrement alsacien, comtois et lorrain, sera mise en évidence dans le prochain fascicule. L'inverse, c'est-à-dire les emprunts faits chez nous par des artisans français, pourrait aussi être démontré.



Commode gaibée en chêne du début du XIXe siècle. (Mme Schaulier, Boncourt.)



Bahut de mariage du XVIIe siècle, en noyer, dont les ferrures sont richement ouvragées. (Victor Plomb, Boncourt.)



Détail de l'armoire ci-contre montrant les panneaux plats marquetés et le médaillon incliné orné de perles. L'étoile marquetée est une décoration courante dans le Jura et l'est de la France.



Armoire du début du XIXe siècle en bois fruitiers provenant du Clos-du-Doubs. (Gérard Schnœbelen, Cornol.)

Le mobilier de cuisine

Dans sa perpétuelle recherche de confort, l'homme eut un jour l'idée de s'isoler du sol et de son humidité lorsqu'il s'asseyait dans sa maison. Pour ce faire, il remplaça le tas d'herbes sèches par un billot.

Dès qu'il fut confortablement assis, la table s'imposa. Faite d'un tronc refendu supporté par des pierres ou des pieux, elle mettait aliments ou outils à portée de mains. Là se trouve le premier pas de la longue série de meubles dont nous allons examiner quelques exemples typiquement campagnards et jurassiens. Les meubles de cuisine sont les plus anciens, puisque c'est dans la pièce du feu que vivaient nos ancêtres. Compagnons de la ménagère, ils resteront très longtemps strictement utilitaires, de forme très simple, parfois primitive. Ces modestes meubles en pin ou en sapin, noircis par la fumée, patinés par l'usage quotidien, nous laissent toujours nostalgiques, car ils ont presque tous disparu.

Jadis, chaque meuble avait une place bien déterminée dans la cuisine. On ne les déplaçait qu'une fois l'an, quand on blanchissait les murs durant la semaine de Pâques. On prenait toujours grand soin de les remettre à leur place pour ne pas « retourner le ménage », comme disait ma mère. En effet, n'oublions pas que chaque meuble avait son « trou » dans le sol en terre battue ou sa place bien adaptée sur les « laves ». Si ces endroits précis n'étaient pas retrouvés, les meubles branlaient.

L'humidité du sol de terre, de même que les récurages à grande eau des « laves » ou du plancher, chaque samedi, avaient pour conséquence un pourrissement accéléré des pieds des meubles. Ils s'affaissaient lentement, comme rongés par le sol.

Le siège le plus simple est le billot. Il continua d'exister même quand des tabourets ou des chaises plus ou moins perfectionnés apparurent. On l'utilisait encore au début du XXe siècle dans les demeures des pauvres.

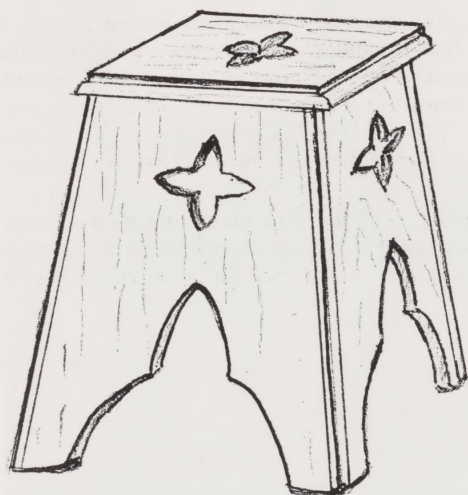
Le sol de la cuisine étant irrégulier, les sièges à trois pieds

(qui sont les plus anciens) étaient parfaitement à même d'assurer une bonne stabilité à la personne assise. Bien des vieilles gens se souviennent d'avoir vu des tabourets comme ci-dessous à gauche. Avec leurs trois larges pieds, ils s'adaptaient sans peine au relief de la cuisine, même lorsque le sol en terre battue devenait mou à certaines époques de l'année.

Le siège tripode de droite était plutôt utilisé dans les locaux ayant un fond dur, comme les planchers ou les revêtements en « laves ». La construction de ce tabouret était



Le siège tripode était plutôt utilisé dans les locaux ayant un fond dur, comme les planchers ou les revêtements en « laves ».



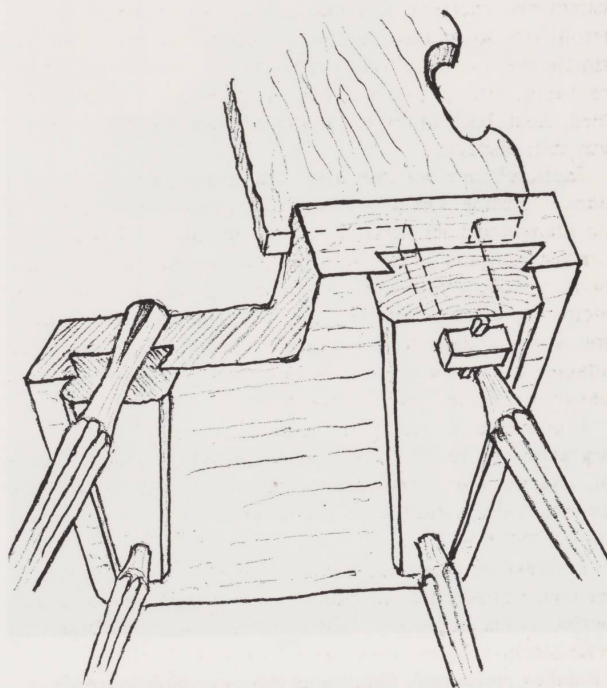
Tabouret à quatre pieds.

facile et chaque paysan pouvait le fabriquer s'il disposait de quelques outils (hache, banc d'âne, couteau à deux manches et tarière). Le trou central devait empêcher le placet taillé dans un « écouennau » de se fendre. Ce genre de siège fut utilisé dans nos cuisines jusque vers 1914.

Le siège à quatre pieds ne s'accommodant que d'un sol relativement plat, son utilisation fut assez tardive dans nos fermes. Ce tabouret fut adapté à la mode et remarquons combien le chantournement rappelle les motifs gothiques. Ce siège fut très longtemps en honneur dans nos demeures et Albert Ory, de Develier, en a encore confectionné voilà cinquante ans pour l'église.

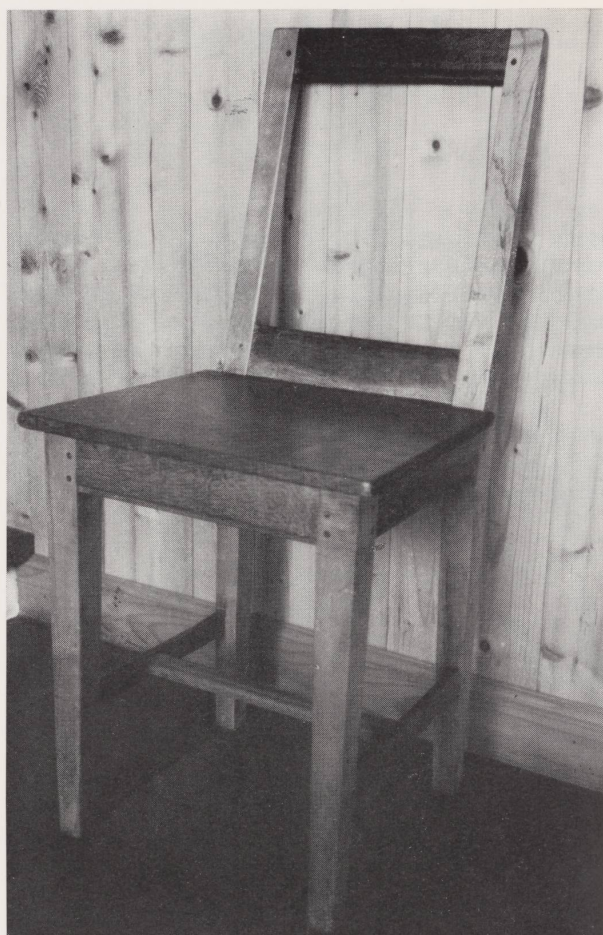
Dans nos fermes, on trouvait fréquemment des « stables », ces sièges si prisés des Alsaciens. Primitivement, ils ne comptaient également que trois pieds.

Le croquis ci-dessous permet d'étudier l'ingénieux dispositif utilisé pour assembler pieds et dossier au placet.





« Stabelle » provenant de Châtillon, en chêne avec pieds en cerisier.



Chaise de l'ancienne cure de Buix, fabriquée durant la seconde moitié du XIXe siècle. (Develier)

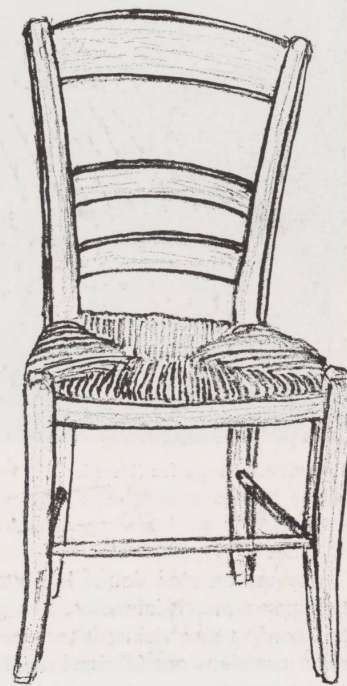
La chaise ci-dessus était celle de l'ancien curé de Buix décédé il y a quelques années. Fabriquée en cerisier, elle est typiquement jurassienne par son exécution. Néanmoins, elle doit être classée dans la lignée des chaises de Lorraine. Le modèle jurassien est caractérisé par un dossier rectangulaire, peu élevé, dont la traverse inférieure est montée directement au-dessus du placet et sans jour visible.

Les pieds sont reliés entre eux par des entretoises disposées en carré ou en H, ce qui accroît la stabilité et la solidité du siège. Il semble que cette chaise fut, dans notre région, à la mode durant le XIX^e siècle. Primitivement, elle était de style Louis XIII, avec les pieds tournés.

Or la plupart des nombreux exemplaires observés dans le Jura ont les pieds éfilés à la manière du style Louis XVI. Tout au long du XIX^e siècle, les artisans jurassiens eurent une prédilection marquée pour cette forme de pieds, même si parfois la traverse supérieure en chapeau de gendarme nous rappelle le style Louis XIV. On le constate, nos menuisiers empruntaient à différents modèles pour créer une forme à leur goût.

Les personnes âgées se souviennent encore des chaisiers ambulants autrichiens qui parcouraient le Jura, offrant leur savoir-faire contre la subsistance, la couche à l'écurie et quelques sous. Tout leur outillage tenait dans le sac qu'ils portaient au dos ou sur une sorte de hotte de bois, rigide, du même genre que celle qu'on appelait «cassecul» et qu'on employait pour porter les fagots, le fromage, le lait, etc.

Ces chaisiers utilisaient une hachette pour fendre et dégrossir, au jugé, le bois de n'importe quelle essence fourni par le paysan. Un couteau à deux manches leur permettait de tailler les pièces ainsi préparées. Ils les tenaient entre les genoux, une extrémité appuyée contre la poitrine. La tarière pour les entretoises et quelques outils simples pour bourrer la paille de seigle complétaient leur outillage. La paille était soigneusement séchée et préparée longtemps à l'avance par le paysan qui désirait renouveler son mobilier. Ces artisans ambulants ont fabriqué chez nous une grande quantité de chaises du type présenté ci-contre.



Chaise paillée. (Develier)



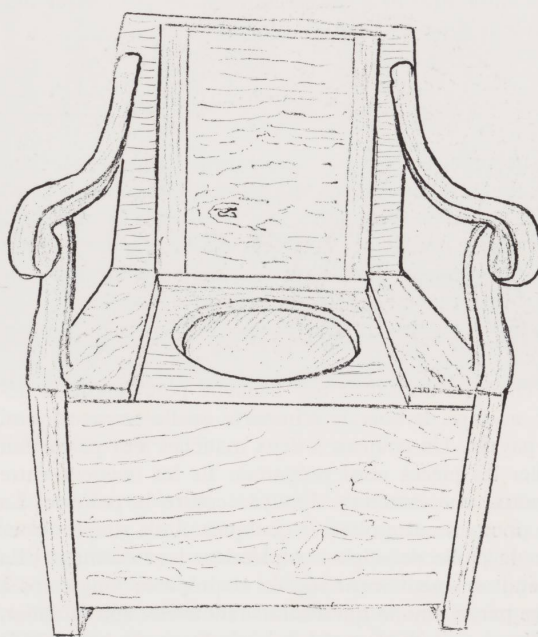
Fauteuil du coin du feu (Develier).

Comme on s'en doute, le fauteuil n'est pas une invention paysanne. Néanmoins, nos gens accordaient un certain confort aux vieillards usés par le travail, et les menuisiers jurassiens ont fabriqué des fauteuils bien particuliers.

Celui qui est présenté ici provient de Cornol. Peu élevé, son siège de corde recouvert d'un sac permettait d'é-

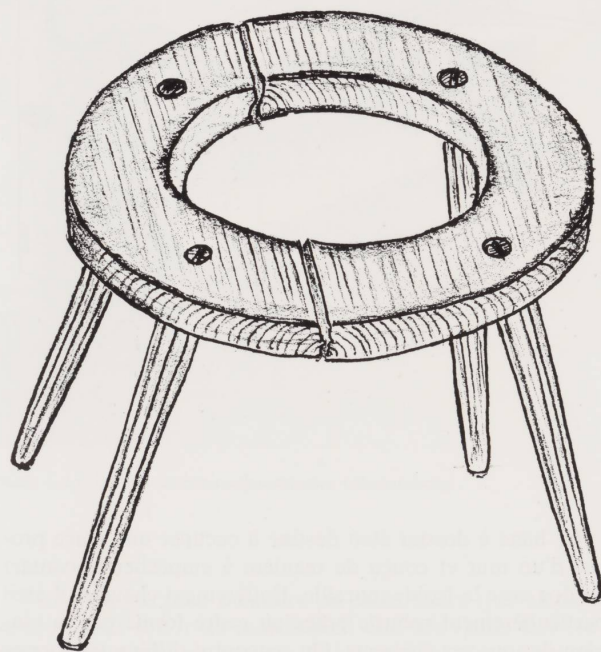
tendre ses jambes en direction du feu, d'où le nom de « chauffeuse » parfois donné à ce genre de fauteuil.

Ce fauteuil ou plutôt cette chaise percée était destinée à un impotent ou à un malheureux souffrant d'incontinence. L'invalides était placé « sur le trône », comme disaient nos vieilles gens, devant le feu qu'il avait pour mission de « ne pas laisser crever ». Il restait là jusqu'à l'heure du coucher.



Chaise percée du XIXe siècle. Provenance : Develier.

Les « chamelets » étaient omniprésents dans nos anciennes cuisines. Chacun s'en servait, surtout les enfants. Le vieillard protégeait ses pieds du froid, la ménagère l'utilisait souvent comme escabeau et lorsque la mère de famille y posait les pieds, son ample jupe formait une sorte de corbeille dans laquelle se pelotonnait son bébé. Elle pouvait également y déposer les légumes à éplucher, son ouvrage, etc.

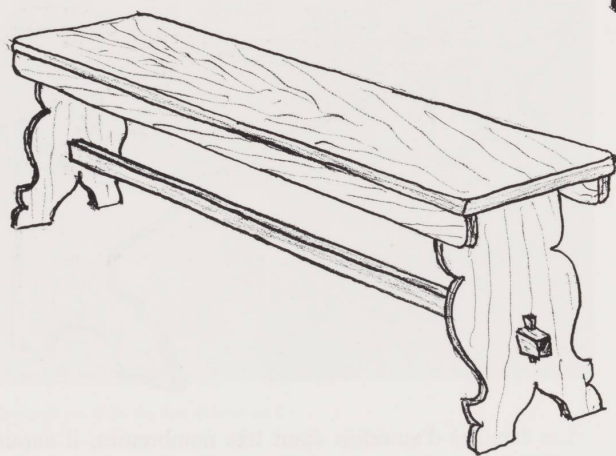


L'ancêtre du « youpala » : le « t'in te bin » (Crémines).

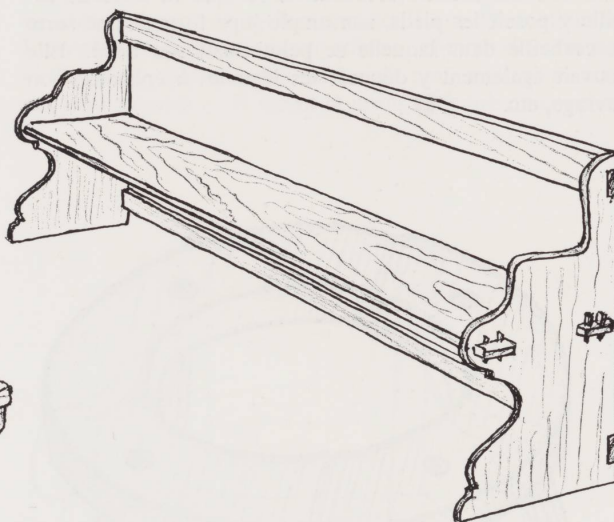


Les familles d'autrefois étant très nombreuses, il aurait été difficile que chacun possédât son siège ; on en vint donc très vite à la fabrication des bancs. Il y en avait dans toutes les maisons. Celui représenté ci-dessus est constitué d'une simple planche. Elle fléchissait (« plongeait ») sous le poids des personnes assises. Les pieds dépourvus d'appuis latéraux ne pouvaient empêcher le balancement longitudinal, et un tel banc était tout juste bon à être coincé dans un angle de parois.

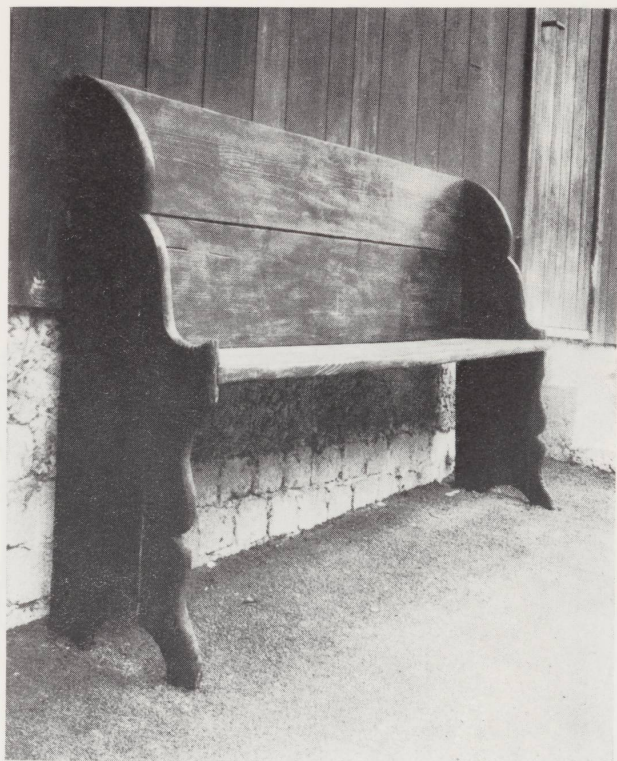
Le banc ci-dessous n'était pas d'un prix de revient beaucoup plus élevé que l'autre, mais il était très stable et soigneusement chevillé. Il était placé au centre de la cuisine et glissé sous la table, d'où on le sortait à l'heure des repas.



Les artisans qui le fabriquaient tiraient le maximum des matériaux disponibles et des techniques d'autrefois. Les deux ais placés de chant sous le siège empêchaient tout fléchissement. Les pieds avaient une large assise, étaient légèrement évasés vers le bas et réunis par une entretoise qui empêchait le balancement tout en servant de repose-pieds.



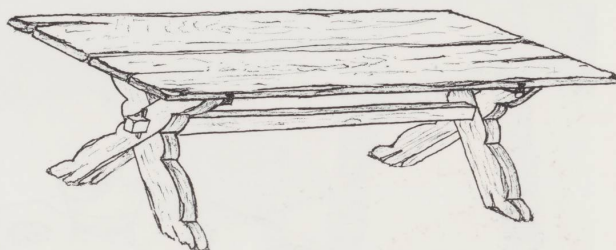
Ce banc à dossier était destiné à occuper une place proche d'un mur et conçu de manière à empêcher le contact du dos avec la froide muraille. Entièrement chevillé, il était particulièrement robuste grâce au cadre formé par la réunion de tous ses éléments. On rencontre différentes formes de construction de ce banc répandu jadis dans tout le Jura.



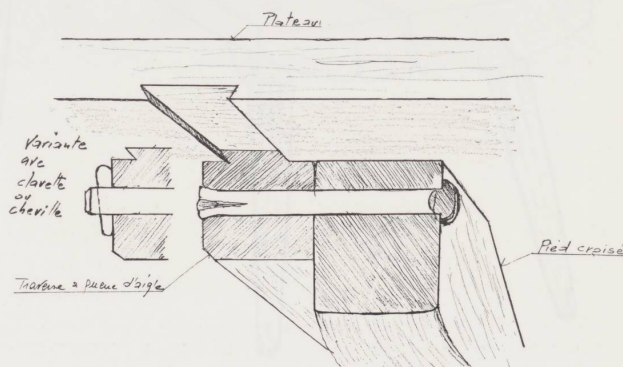
Banc à dossier aux accotoirs chantournés (Mettemberg).

Mentionnons pour mémoire les petits bancs spécialement conçus pour servir de marchepied aux lits (jadis très élevés) et au fourneau-à-bancs (« kunscht »). Ils étaient les sièges préférés des petits enfants.

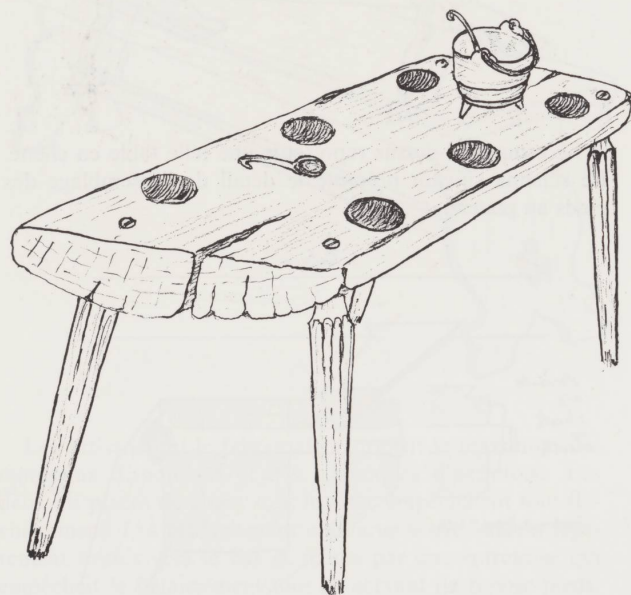
Les tables aussi évoluèrent au cours des siècles. Les plus anciennes ressemblaient à celle présentée ci-dessous. Elles comprenaient deux parties : un plateau et deux paires de pieds croisés entaillés à mi-bois et réunis par une entretoise qui rendait ce meuble très solide. Elles furent utilisées chez nous dès le Moyen Age et les tréteaux des forains en sont les fidèles reproductions.



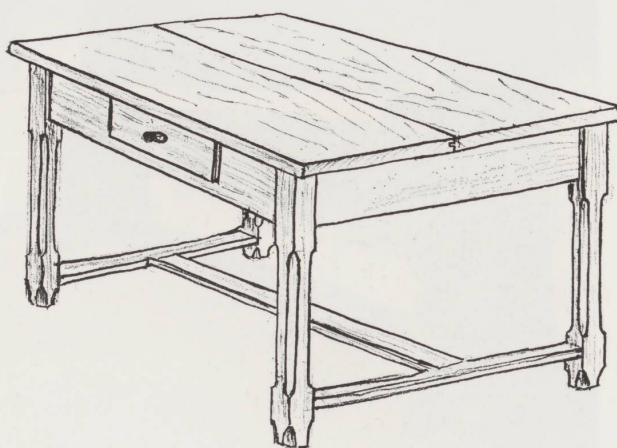
Le croquis ci-dessus représente une telle table en chêne. Le schéma suivant présente le détail de l'assemblage des pieds au plateau.



Voici la table de mes arrière-grands-parents avec des creusures aménagées dans l'épais « écouenneau » de chêne qui tenait lieu de plateau. Ces cavités servaient d'assiettes. Cette table était si lourde que deux hommes solides la transportaient avec peine. Ce type de meuble fut utilisé en même temps que d'autres modèles.



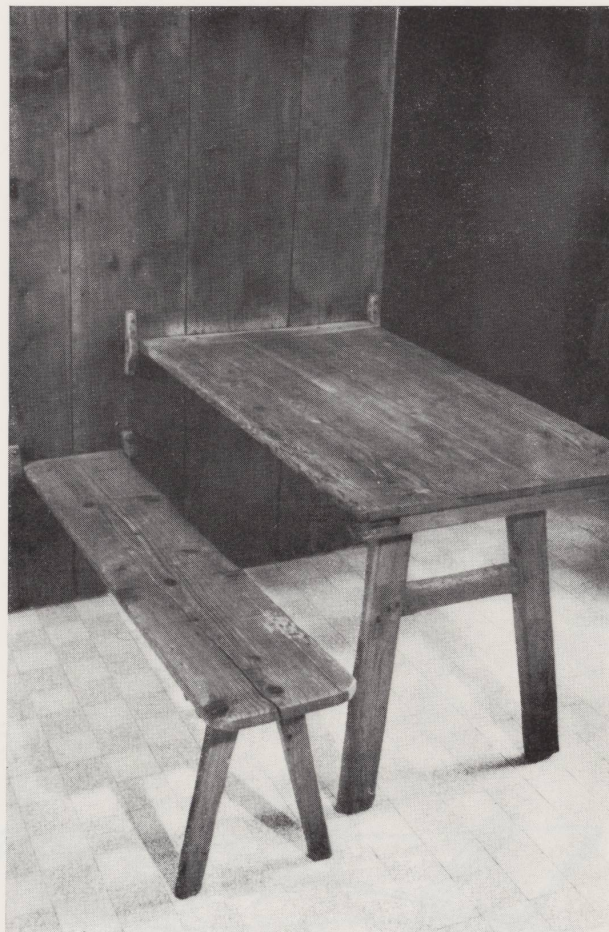
Plus récente est la table suivante. On la rencontre fréquemment aux Franches-Montagnes, mais on la trouvait aussi dans tout le Jura. Façonnée le plus souvent dans du sapin, mais aussi faite en chêne ou en bois fruitier, elle possède des pieds solidement réunis par une entretoise en H, le modèle le plus répandu chez nous.



A Mettemberg, nous avons pu observer une table du type ci-dessus mais avec un grand plateau de forme elliptique qui devait faciliter la tâche aux convives mangeant dans la même marmite.

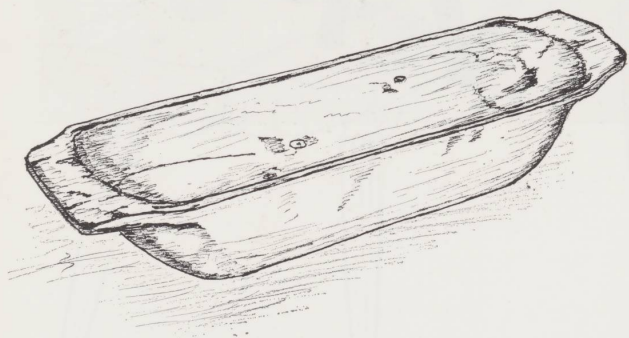


Table et banc escamotables en sapin. (Marcel Chèvre, Mettemberg.)



La table et le banc escamotables trouvaient fort bien leurs places dans une cuisine exiguë. M. Marcel Chèvre, de Mettemberg, utilise encore l'installation présentée ci-contre, fruit d'une ingéniosité bien paysanne.

La porte pleine fermait « le rédu ». Au-dessus du banc, une sorte de « tchaitoure » à porte coulissante permettait le réglage du chauffage des pièces du haut par la cage d'escaliers. A droite, au-dessus de la table, la paroi est constellée de cicatrices laissées dans les planches par les faucilles des moissonneurs. Ces hommes avaient l'habitude de les planter dans la paroi au-dessus d'eux en se mettant à table. M. Chèvre se souvient que toute la famille ne pouvait pas prendre place à table et que quelques-uns devaient s'asseoir sur les marches de l'escalier d'entrée de la cuisine.



Maie taillée à la hache dans un tronc de tilleul. Provenance : famille originaire et habitant Malleray.

Les maies : on ne saurait parler ici de meubles spécifiquement jurassiens, tant l'usage et la forme de la maie sont répandus.

Néanmoins nous croyons bon de présenter trois modèles de conceptions bien différentes que l'on trouvait chez nous.

La plus ancienne maie : taillée dans un demi-tronc de tilleul, elle est façonnée à la manière des coffres mérovingiens. Cet exemplaire appartenait à une très ancienne famille de Malleray.

Cette maie était utilisée dans une famille de Tavannes. C'est le modèle courant que l'on rencontre dans toute la France. Elle pouvait être employée comme table de travail. Façonnée dans du noyer, elle date du XIX^e siècle.

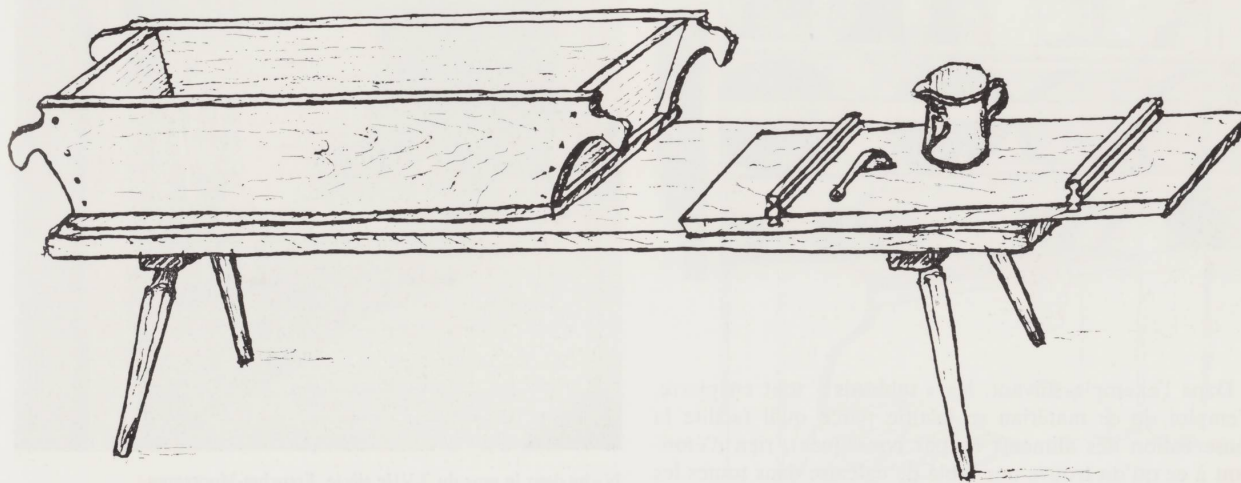


Maie en noyer. (Tavannes)

Meubles dans le mur

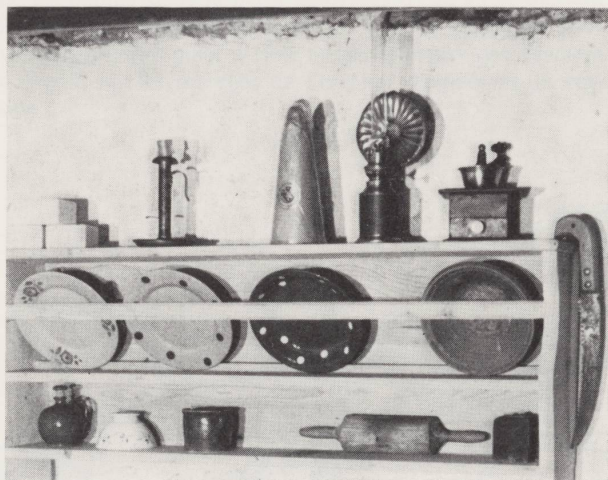
La maie ci-dessous est plus rustique et d'une fabrication à portée de n'importe quel paysan un peu bricoleur. On la trouvait donc dans la plupart des ménages et elle était posée sur un banc pendant le pétrissage. Un couvercle permettait de fermer la maie pendant que la pâte levait. Sitôt la fournée refroidie, on la mettait dans la maie à l'abri des rongeurs et de la poussière dans un coin de la cuisine ou dans une chambre. Notez le pot de Bonfol utilisé pour verser l'eau dans la pâte et la « raclette » pour nettoyer la maie.

Dans nos campagnes, l'habitude d'encastrer des meubles dans les murs se perpétue depuis des siècles. Ce mobilier simple, pratique, facile à fabriquer, était particulièrement apprécié dans les Franches-Montagnes et en Erguël. Les murs de nos habitations rurales étaient épais ; on y aménageait tout naturellement des niches pour recevoir l'un ou l'autre meuble. Cet aménagement bon marché permettait d'économiser la place et il n'est pas étonnant qu'on l'ait conservé jusqu'à nos jours.

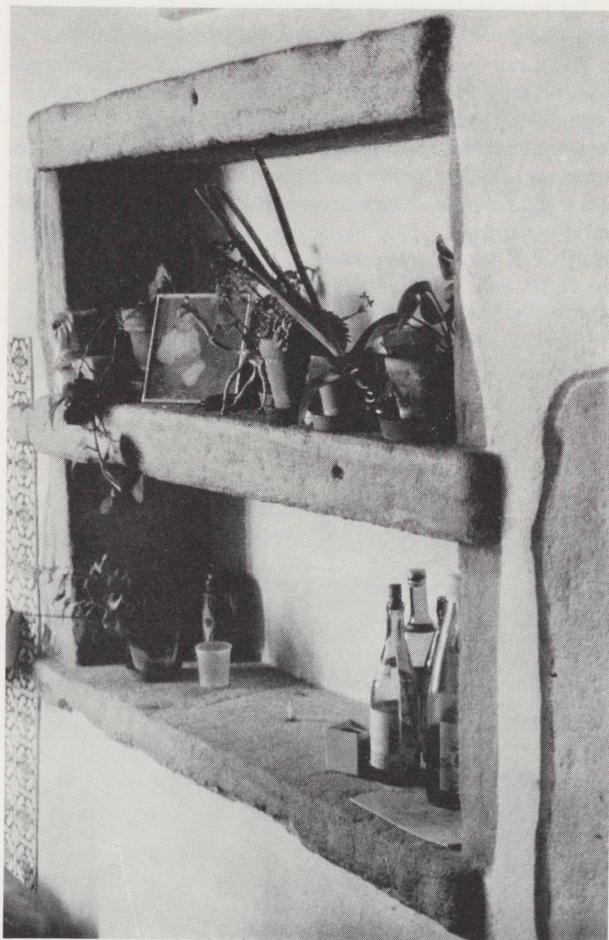


Maie, banc, pot de Bonfol et « raclette » (Develier).

Très souvent, le meuble « dans le mur » est composé de quelques étagères, mais il peut aussi être plus élaboré. Il complétait différentes installations primitives comme une simple planche fixée aux solives, au manteau de la cheminée ou posée sur deux bois ronds fichés dans le mur. Sur ces étagères étaient rangés bougeoirs, lanternes, casseroles, moulin à café, récipients divers.

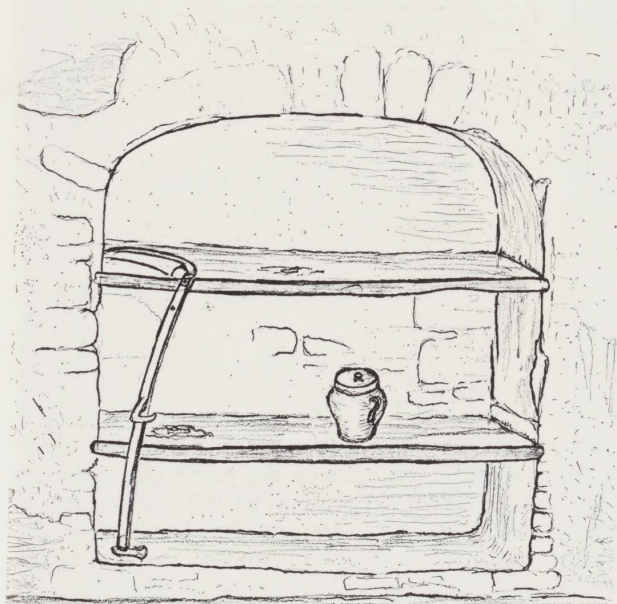


Dans l'exemple suivant, les « tablards » sont en pierre. L'emploi de ce matériau se justifie parce qu'il facilite la conservation des aliments et, par conséquent, rien d'étonnant à ce qu'on trouve une table de calcaire dans toutes les caves.



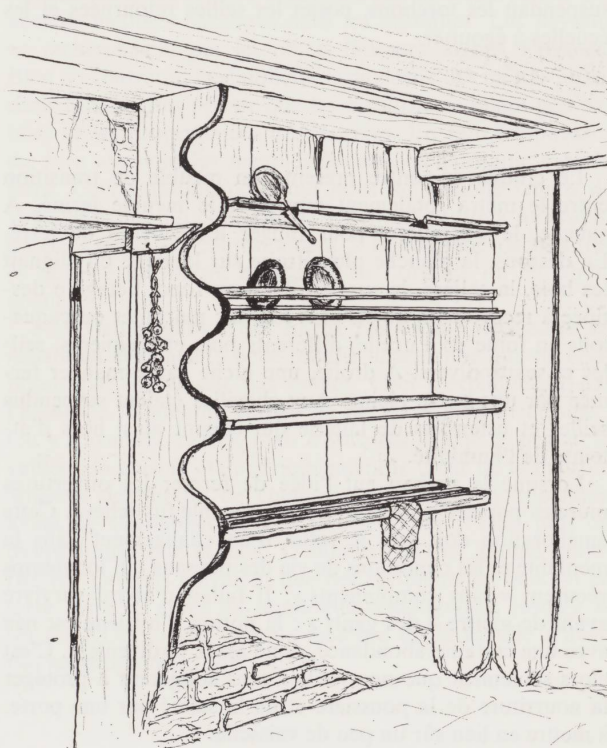
Niche dans le mur du XVII^e siècle, Franches-Montagnes.
(Photo Marcelin Babey.)

La figure suivante est l'illustration d'un dressoir du 17^e siècle découvert dans une ferme des Franches-Montagnes, à la Combe-du-Pelu (La Ferrière).



¹⁾ Terme employé couramment dans tout le Jura pour désigner le meuble de cuisine.

Le métra ¹⁾ ou vaisselier montré ci-dessous est encore soigneusement conservé dans la ferme de M. Jean-Bernard Houriet à Saint-Imier. Ce meuble présente de notables améliorations par rapport aux plus anciens et il pouvait satisfaire tous les besoins de la ménagère du XVIII^e siècle. Remarquez les deux encoches faites dans le « tablard » du haut : elles recevaient les casseroles à queue. Là-haut, la cuisinière rangeait les ustensiles légers, ceux qu'elle n'utilisait que rarement.

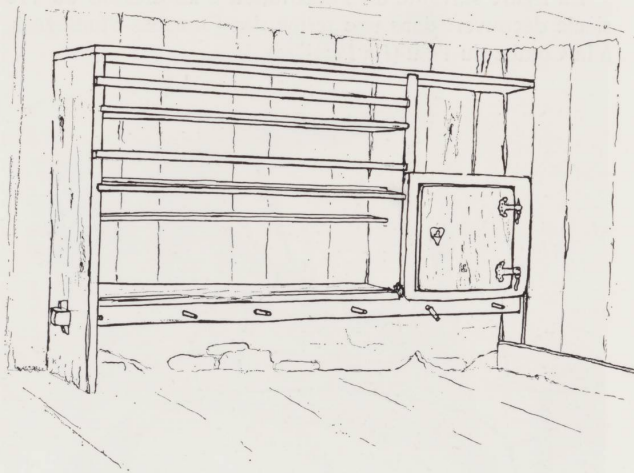


Particularité observée dans tout le Jura : une liste de un centimètre de haut est clouée sur toute la longueur du « tablard » destiné à recevoir les assiettes, celles qui sont posées devant la liste sont penchées en avant et retenues par la barre d'appui. Quant aux assiettes placées derrière cette liste, elles sont appuyées contre la paroi du meuble. Ceci explique la profondeur des « râteliers. »

Le rayon du bas, formé de trois lattes espacées de 2-3 centimètres servait d'égouttoir. Entre elles, la ménagère suspendait les torchons, posait les seilles retournées et les écuelles à égoutter.

Le croquis ci-contre présente un meuble de transition entre le métra totalement ouvert et le meuble fermé. A gauche, le « râtelier » pour ranger les écuelles de terre. En dessous, la planche plus étroite sur laquelle on alignait les bols, la salière, le sucrier. Tout au fond, l'étagère destinée à recevoir les objets plus lourds : marmites ou caquelons en fonte de Lucelle, différents pots et récipients, seilles et seaux divers. A droite, une niche garde-manger fermée par une porte pleine. Aux chevilles étaient suspendus seilles et ustensiles de laiterie qui étaient ainsi hors d'atteinte de l'humidité.

Lorsque le paysan eut l'idée de fermer les ouvertures murales par des portes, ce type de meuble fut achevé. Cette amélioration doit être le reflet d'un changement dans la mentalité et les conditions de vie des paysans qui longtemps vécurent « sans compliments ». Il fallait d'abord survivre avant de mettre « des gants » : la notion d'hygiène est née avec une certaine abondance, donc assez tardivement. C'est alors seulement que nos vieilles gens songèrent à protéger la nourriture de la poussière et de la saleté par une porte, à mettre en lieu sûr un peu de vaisselle.



Le meuble ci-contre est un métra du XIXe siècle totalement indépendant des murs ou des parois qui, longtemps en furent les supports. En créant un métra autonome, on voulut permettre son déplacement dans la pièce, son déménagement hors du logis ou, peut-être, sa commercialisation.

La petite porte habituelle des métras plus anciens est remplacée par deux portes relativement grandes, qui sont toujours situées dans la partie inférieure du meuble. Ce type de métra est caractéristique de l'amélioration des condi-



Métra provenant de Develier totalement dégagé du mur et des parois.
(XIXe siècle - Marc Chappuis-Fähndrich, Develier.)

tions de vie du paysan : preuve en est la présence de tiroirs qui sont une nouveauté. Ceux de ce meuble sont très hauts, profonds, manifestement conçus pour recevoir de grosses cuillères en bois, de grands couteaux et (peut-être) des fourchettes.

L'introduction, au cours du XIXe siècle, du métra autonome dans les fermes n'arrêtera pas la construction des anciens meubles encastrés dans les murailles. Les paysans ne recherchaient pas les objets flatteurs, signes d'aisance. Bien au contraire, la simplicité, la modestie des métras jurassiens font parfois penser que les menuisiers étaient peu habiles et les propriétaires très pauvres. En fait, les paysans du Jura aimaient les meubles discrets, en harmonie avec la terre. Ceci explique pourquoi nous ne voyions jamais de vaisseliers tarabiscotés dans la « belle chambre » jurassienne (le « poiye »), contrairement à la coutume de montrer la richesse du maître habituelle en Lorraine ou en Bourgogne.

Nos vieilles gens n'ont même pas estimé nécessaire de mettre en évidence la belle poterie jurassienne qui, ne l'oublions pas, ne faisait pas défaut. Ceci s'explique-t-il par l'habitude longtemps gardée de ne vivre qu'à la cuisine ? On y travaillait, certes, mais c'est aussi là que se passait la veillée ; la cuisine était véritablement le cœur de la maison. Souvent dépourvue de cheminée, la fumée s'y répandait avant de s'échapper vers la grange. Tout y était plus ou moins noirci par la suie. D'ailleurs, la très grande majorité des paysans n'avaient que des récipients en bois ou en terre cuite. D'après de nombreux témoignages, jusqu'à la fin du XIXe siècle, chaque membre de la famille n'avait pas nécessairement son assiette.

En passant, rappelons que nos aïeules n'ont pas attendu les recettes exotiques à la mode actuellement pour cuire ensemble légumes, viande ou fruits. Ce plat unique, la ménagère le servait dans la marmite, la posant directement sur la table. Quitte à laisser les écuelles sur le « râtelier » du métra, chacun se servait avec une grosse cuillère de bois qui, vu sa contenance, limitait les mouvements du bras et les risques de rencontre dans le chaudron. Ceci n'expliquerait-il pas l'habitude qu'avaient nos vieux de manger par petites goulées ? Quant aux aliments solides, ils étaient bien souvent tenus entre les doigts. Nos vieux paysans mangeaient maladroitement avec des ustensiles car, depuis leur plus tendre enfance, ils avaient l'habitude de se servir de leurs doigts. Il fallut de fortes pressions sociales pour modifier cet « art de vivre » et il ne faut donc pas s'étonner si les métras vraiment fonctionnels ne sont pas très anciens.

Jadis, certains menuisiers-paysans copiaient ici ou là des éléments stylistiques qui leur plaisaient et recréaient un meuble qui comblait les goûts et les exigences d'une clientèle plus ou moins aisée. Les métras subirent donc des transformations et le meuble ci-contre est un bel exemple de cette mentalité et des efforts de l'artisan pour répondre aux désirs du client. Le menuisier l'a doté d'une porte en « chapeau de gendarme » rappelant le style Louis XIV. Les traverses ont été chantournées dans l'esprit « régence », allégeant ainsi l'ensemble. Ce meuble évoque ceux de la Franche-Comté et, malice ou finesse suprême, le dos du métra est réalisé avec deux bois différents : le corps inférieur en chêne, car le bas du meuble est peu ventilé et soumis à l'action de l'humidité, le reste en sapin.



Métra provenant de Cornol, en chêne, du XIXe siècle.



Métra fermé par deux portes et niche pour les bols et les pots.
(Mme Zuber, Courrendlin.)

Les rats et les souris (presque familiers autrefois...) pouvaient se promener le long des « tablards » d'un métra primitif. L'utilisation des trappes ne suffisent pas toujours à prévenir leurs dégâts, au cours du XIXe siècle, on s'efforça de mettre la vaisselle à l'abri derrière deux portes. On les plaçait devant les « tablards » mais, dès lors, il ne fut plus nécessaire de dresser les assiettes comme auparavant.

Cependant la niche subsista et on y rangeait les pots et les bols. Sur le document ci-contre, on remarquera le dos arrondi du métra, ainsi adapté à la forme voûtée de la cuisine.

Le meuble en sapin ci-dessous est le dernier modèle de la longue lignée des métras paysans. Afin de répondre aux exigences de l'hygiène et de la mode, le menuisier a totalement fermé ce meuble qui, désormais, s'appellera « le biffa » (le buffet). Lorsqu'on ouvre les portes du haut, on découvre toujours la niche destinée au rangement des pots et des bols, détail prouvant la survivance des traditions.



Buffet du début du XXe siècle (Asuel).



Beau buffet destiné à devenir un métra sous la scie d'un artisan peu scrupuleux.

Mais l'artisan céda aux possibilités qu'offrait la peinture et peignit son buffet aux couleurs... faux-bois...

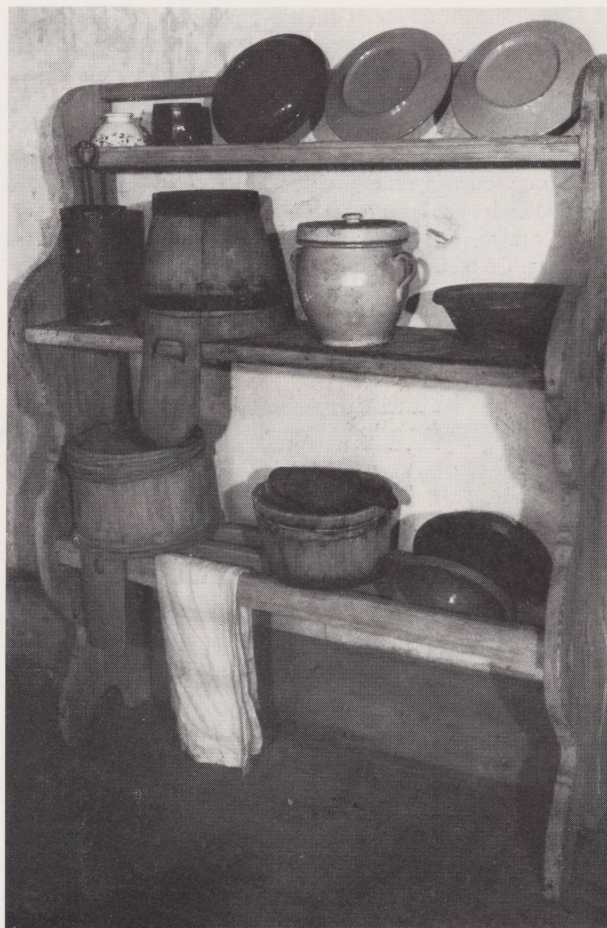
Ces buffets à quatre portes se trouvaient encore en grand nombre dans nos villages il n'y a que quelques années. Aujourd'hui, on leur fait subir une mutilation profonde. Des artisans peu scrupuleux n'hésitent pas à supprimer les portes supérieures, à chantourner les côtés et à transformer ces meubles de manière à leur donner l'aspect de « râteliers ». Par cette transformation, ils s'efforcent de répondre à la demande croissante d'amateurs de meubles de ce genre. Cette pratique porte atteinte au patrimoine et, si l'acquéreur n'est pas avisé de cette modification, elle devient tromperie punissable. En tous les cas, un tel meuble ne vaut pas cher, contrairement au meuble original qui, assurément, mérite toute notre attention.

Dans la petite maison du taupier de Charmoille, le métra était le seul meuble de la cuisine avec la caisse à bois. Ce meuble pourrait être un modèle réduit du métra de M. Houriet (page No 39). Il possède aussi un égouttoir. On a parfois l'impression que les meubles de ce genre, qu'on rencontrait dans tout le Jura, n'étaient que des bancs des seilles surélevés.

Petit meuble à usage bien défini, typiquement jurassien, compagnon du métra dans toutes nos anciennes cuisines, le banc des seilles se trouvait aussi dans les demeures françaises bordant le Doubs. Dans les maisons dépourvues d'armoires grillagées, on y déposait les écuellles à lait pour « y faire » la crème durant la nuit. Séparées par une planchette, deux ou trois écuellles étaient empilées à proximité des ustensiles nécessaires pour la traite ou la fabrication du beurre. Un rideau coulissant sur une tringle les protégeait de la poussière mais mettait aussi à l'abri des regards indiscrets... cirage, brosses et compagnie déposés directement sur le sol. Devenu inutile dans les cuisines modernes, ce petit meuble fut relégué sous le devant-huis où, parfois, on le voit encore supportant bouilles et seilles à traire.



Banc des seilles (Bourrignon).



Métra de Charmoille.

L'agencement de meubles en pin présenté ci-dessous faisait corps avec une maison de Soubey construite à la fin du XVIII^e siècle. Tout à gauche, une armoire à moitié encastrée et qui semble vouloir se dégager du mur de refend pour devenir totalement indépendante. Remarquez les portes à deux panneaux plats. La plate-bande est invisible parce que tournée vers l'intérieur du meuble. Une moulure à grand cadre souligne le pourtour de la façade.

Au centre, une armoire à lait fermée par deux portes ajourées. Ce meuble est surtout intéressant parce qu'il semble être une adaptation paysanne des garde-manger à balustres tournées. L'artisan a suppléé à l'absence de tour à bois en chantournant les quatre lames verticales du pan-

neau supérieur. Ceci illustre bien l'habileté du menuisier-paysan qui, limité par l'outillage disponible et les ressources financières du client, tournait les difficultés en chantournant à la scie le profil du meuble qu'il désirait imiter. Notons que l'inverse se produit aussi lorsque l'ébéniste citadin à bout de souffle dans sa course au chef-d'œuvre, va rechercher l'inspiration dans la simplicité du meuble paysan.

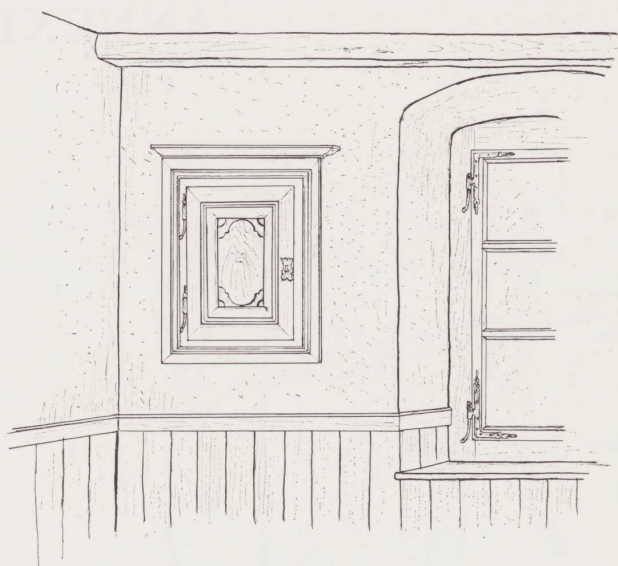
Le choix du mur pour loger une armoire à nourriture n'est pas indifférent, la pierre ayant la faculté d'entretenir une certaine fraîcheur favorable à la conservation des aliments.



L'encastrement d'une armoire se faisait habituellement dans un mur de refend parce que la température y demeure plus constante que dans la muraille de façade soumise à des variations thermiques considérables. Elle peut même geler fortement durant des grands froids et, dans ces conditions, un lait même très gras ne « fait » pas de crème. Pour obtenir une bonne crème, sitôt trait, le lait doit être « coulé » et mis dans un endroit frais et ventilé, d'où la présence de portes ajourées dans l'exemple précédent. Les potiers jurassiens connaissaient (déjà à l'époque burgonde !) la forme évasée des écuelles à lait qui favorise au maximum l'ascension des matières grasses en suspension dans le lait encore tiède.

Derrière les trois portes situées au-dessus de l'armoire à lait, on mettait les objets hors de la portée des enfants.

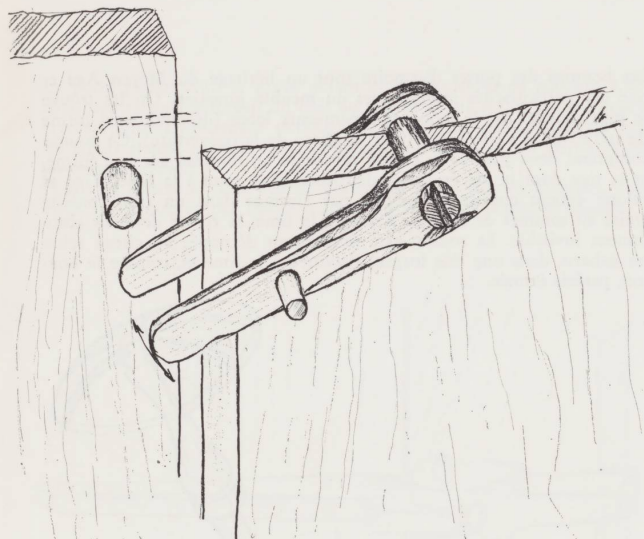
A l'extrême droite du croquis est représentée la « cabernatte », sympathique petit meuble, pur produit de l'imagination paysanne et (témoin de la mentalité d'antan). Pendant des siècles, la présentation d'un acte authentique était primordiale et indispensable pour attester la possession d'une terre ou d'un bien immobilier. Les communautés paroissiales enfermaient leurs archives dans une niche aménagée dans le clocher, souvent le meilleur endroit pour préserver les précieux documents de l'incendie. Les habitants, eux aussi, construisirent dans un mur du rez-de-chaussée, une armoire à un vantail. Ce petit meuble, appelé « cabernatte », était destiné à protéger les papiers de famille et construit pour résister, sinon totalement, du moins longtemps au feu. Toujours situé à proximité d'une fenêtre ou d'une porte, cet emplacement permettait aux sauveteurs de l'atteindre lorsque l'incendie faisait rage et de se retirer avec le minimum de risques. Cette « cabernatte » rappelle la hantise du feu qui incitait nos ancêtres à sauver en tout premier lieu « les papiers », ces fameux actes sans lesquels on ne pouvait pas justifier la propriété d'un bien.



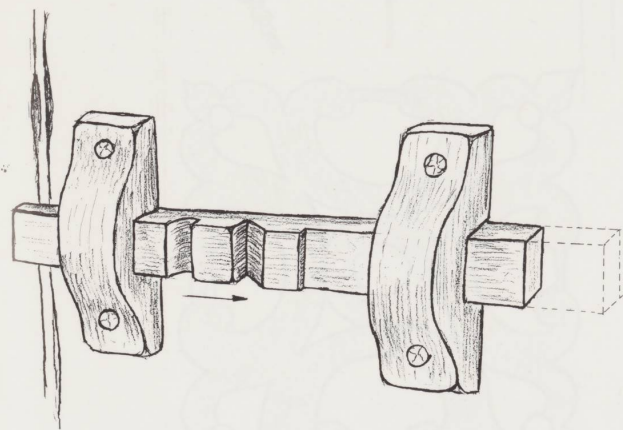
« Cabernatte » encastrée dans le mur sud du « Poiye » de la maison de M. Georges Lachat à Bourrignon, datée de 1796.

ANNEXES

Les ferrements sont un élément important pour déterminer l'âge du meuble. Les plus caractéristiques sont présentés ci-dessous. De tout temps, le bois s'est imposé comme matériau de construction pour les paysans et les artisans campagnards. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, ils utilisèrent des modèles de verrous, de serrures ou de pentures dont l'origine remonte loin dans la nuit des temps.

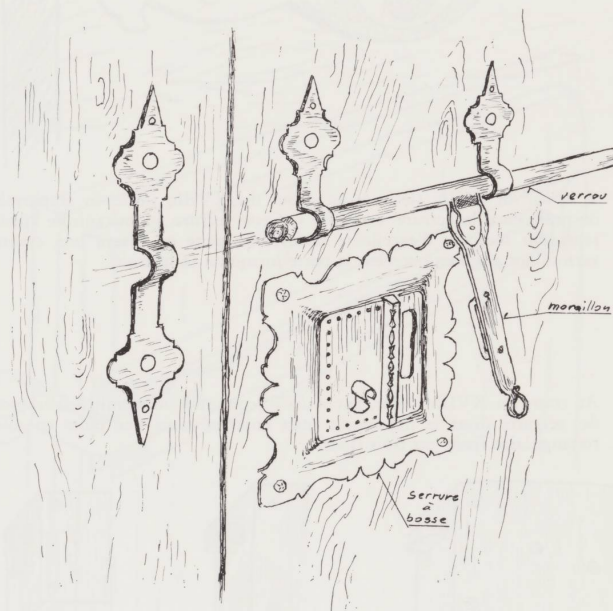


Loquet en position tombante pour armoire. (Develier et Bourrignon.)



Verrou très courant sur les portes des fermes, plus rare sur les meubles (Bourrignon).

Verrous et serrures

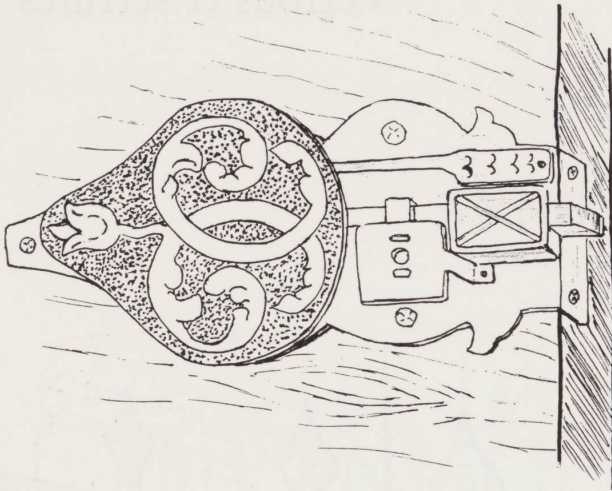


Les plus anciennes armoires françaises connues datent du XIIIe siècle. Elles étaient pourvues de serrures à bosses pareilles à celle présentée ci-dessus trouvée en Ajoie. Le verrou est bloqué par la serrure au moyen d'un tour de clé.

Ces serrures d'applique étaient clouées sur l'extérieur de la porte et les clous repliés vers l'intérieur.

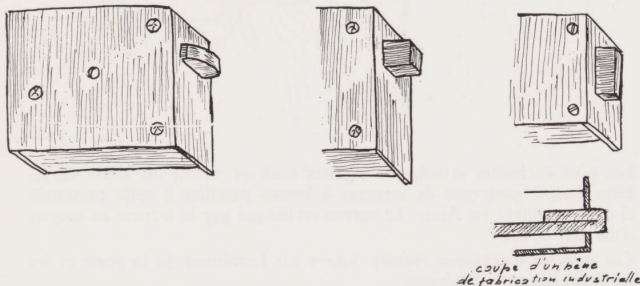
Sur les coffres, le verrou était supprimé et le moraillon directement articulé sur le couvercle. Toutes ces serrures apparentes étaient très vulnérables. Bien qu'on les trouve encore ainsi placées sur des coffres du XVIIe siècle, elles furent modifiées bien avant et posées à l'intérieur du meuble, ou encastrée dans l'épaisseur du bois.

Boutons de portes



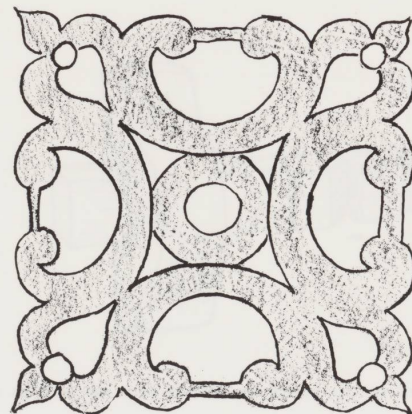
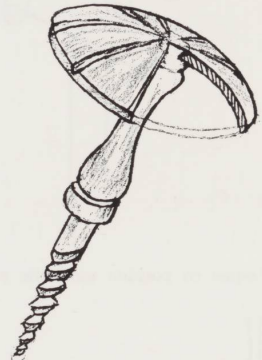
A la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle on employait de préférence la serrure « ouverte ». Cette serrure au mécanisme apparent était toujours d'excellente facture. Le pêne en biseau non cranté verrouillait automatiquement la porte lorsqu'on la fermait.

Au cours du XVIII^e siècle, par souci d'économie, on se mit à fabriquer des serrures dont le mécanisme était enfermé dans une boîte en tôle rectangulaire fixée par trois clous.



Par étapes, le pêne biseauté deviendra de plus en plus allongé, finissant par ne plus être qu'un fer plat replié sur lui-même dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le corps de la serrure fut dès lors fixé par quatre vis et parfois plaqué de laiton.

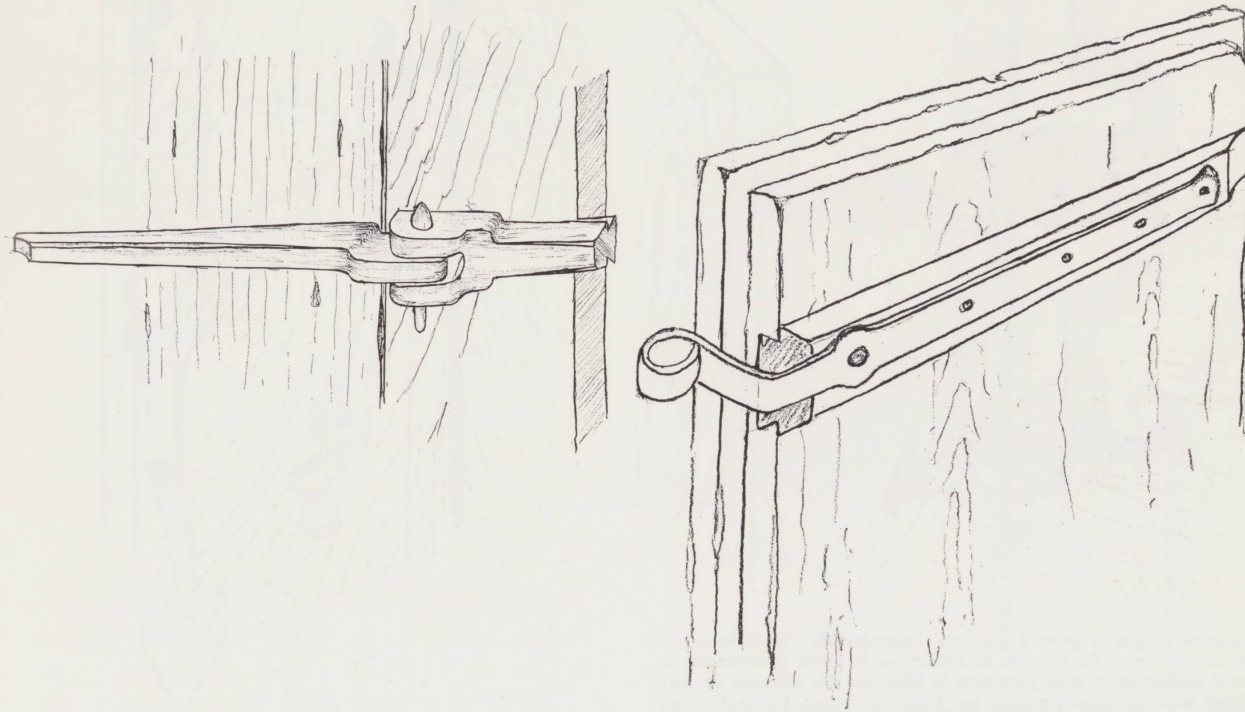
Les boutons des portes d'armoire sont un héritage du Moyen Age et une des particularités intéressantes du meuble jurassien. On les trouve le plus souvent sur le mobilier à panneaux lobés (décoration en forme de trèfle) du XVIII^e siècle (voir la photo de la couverture). Ce bouton comprend deux pièces : la calotte repoussée au marteau sur une forme, et la tige dont la vie en queue-de-cochon était faite à la lime. Tige et calotte étaient ensuite assemblées par rivetage dans un trou conique fraisé au sommet de celle-ci. Arasée à la lime, la rivure devenait absolument invisible. La rosace était simplement découpée au ciseau selon un gabarit, dans une tôle forgée, ébavurée à la lime et, comme le bouton, parfois étamée.



Pentures, éparts et fiches

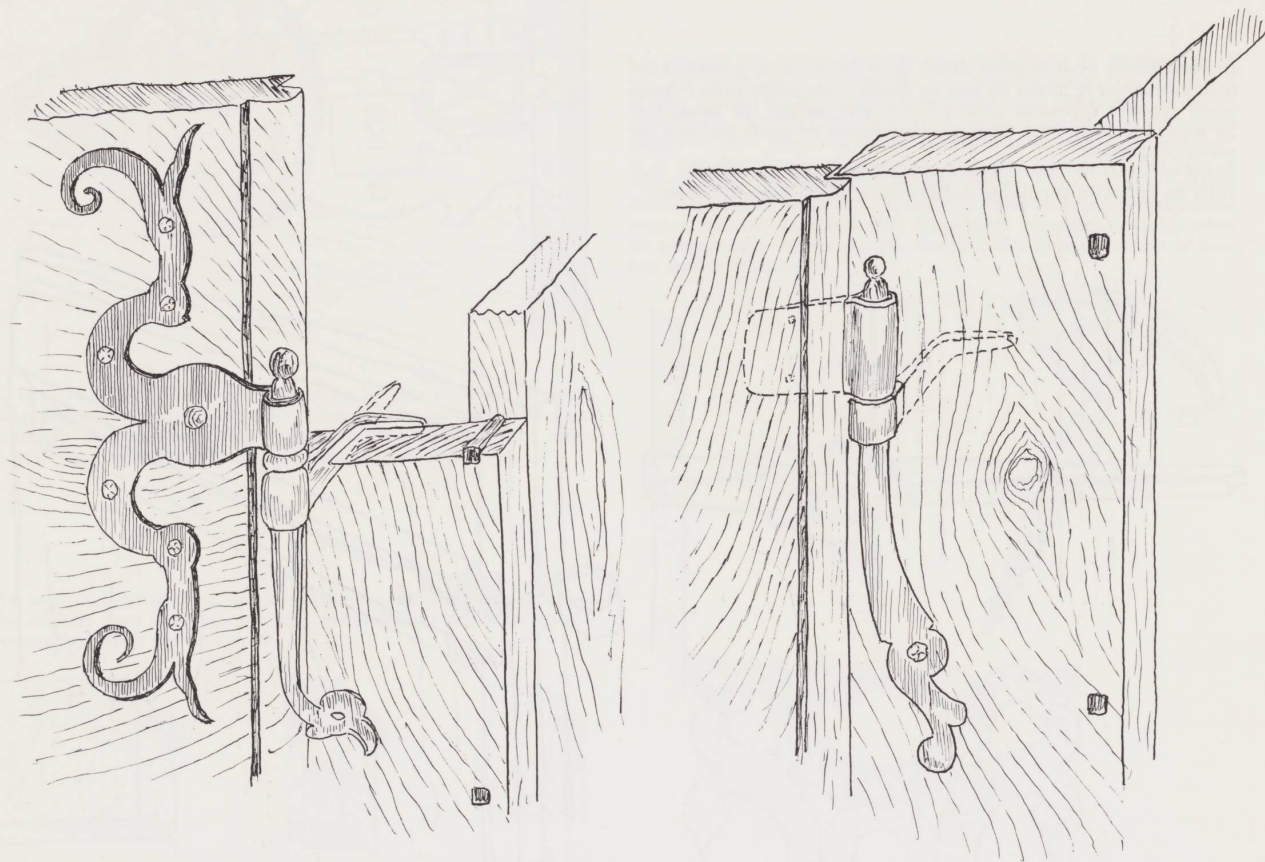
La porte pleine avait le grave défaut de se fendre et de gauchir. L'artisan neutralisait le travail du bois au moyen d'une solide paire d'éparts lancés (appelés également pentures). Les plus anciens, de même que les gonds étaient en bois. Chacun entend encore les gonds grinçants des portes des greniers.

Éparts et gonds de bois étaient également posés sur les meubles, chevillés ou embrevés par queue d'aigle lancée, selon dessin ci-dessous.

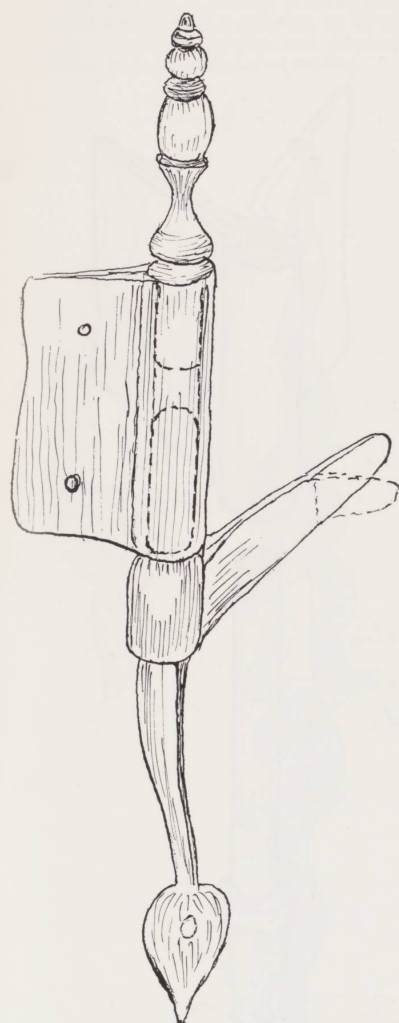


Lorsqu'on avait du fer à disposition, celui-ci remplaçait le bois. Dans d'autres cas, on cumulait les avantages des deux matériaux comme le montre le dessin. La plupart des portes d'entrée de nos vieilles maisons sont également construites de cette façon.

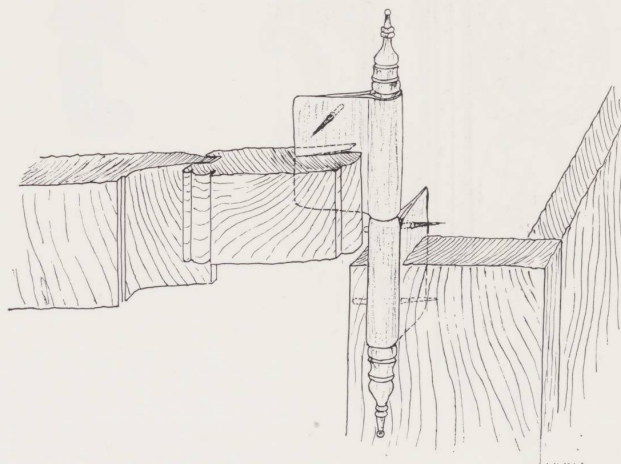
De même que la serrure dite « ouverte », l'épart à volutes fut progressivement abandonné au cours du XVIII^e siècle. Il fut remplacé par la fiche, déjà utilisée durant le XVII^e siècle. Les dessins suivants nous montrent l'évolution de la fabrication de ces fiches. Les volutes sont remplacées par une lame fixée par des clous dans une entaille du cadre.



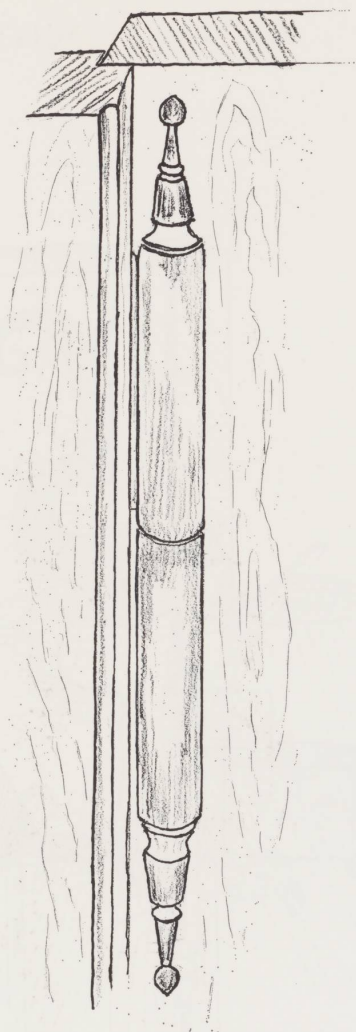
Lorsqu'on adopta la porte à panneau, l'abandon de l'épart lancé (ou penture) s'imposa. La fixation de l'épart sur le cadre uniquement devenait indispensable pour permettre le libre jeu des éléments de bois. L'épart lancé fut donc remplacé par l'épart à volutes. Celles-ci étaient découpées séparément au ciseau d'après un gabarit dans une tôle forgée, et réunies à la lame de l'œil par soudage au feu. Le gond était fixé par un fer plat enroulé autour du pivot, dont l'extrémité recourbée à l'intérieur du meuble évitait l'arrachement sous le poids de la porte. Toutes ces pièces étaient souvent étamées, ce qui explique leur patine couleur de plomb.



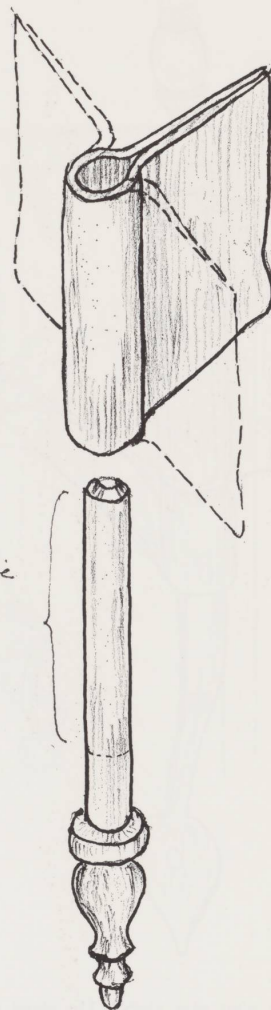
Le pivot n'est plus visible. Un gland orne l'extrémité supérieure de la fiche à queue-de-rat.



Des efforts de rationalisation conduisirent les forgerons à fabriquer une fiche dont les pièces mâle et femelle étaient absolument symétriques. Dès lors, la fabrication en série par matriçage dans les forges du prince-évêque était possible. Production accrue et diminution de prix survinrent à l'époque où armoires et métras pénétraient dans tous les foyers paysans.



A partir de la révolution industrielle du XIXe siècle, on utilisera les glands fabriqués sur le tour de mécanicien à partir d'un modèle simplifié. Les lames seront faites dans un fer laminé. Parfois le laiton remplacera le fer ; on utilisera même le placage de laiton. Ce type de fiches sera adopté en même temps que la serrure industrielle à quatre clous.

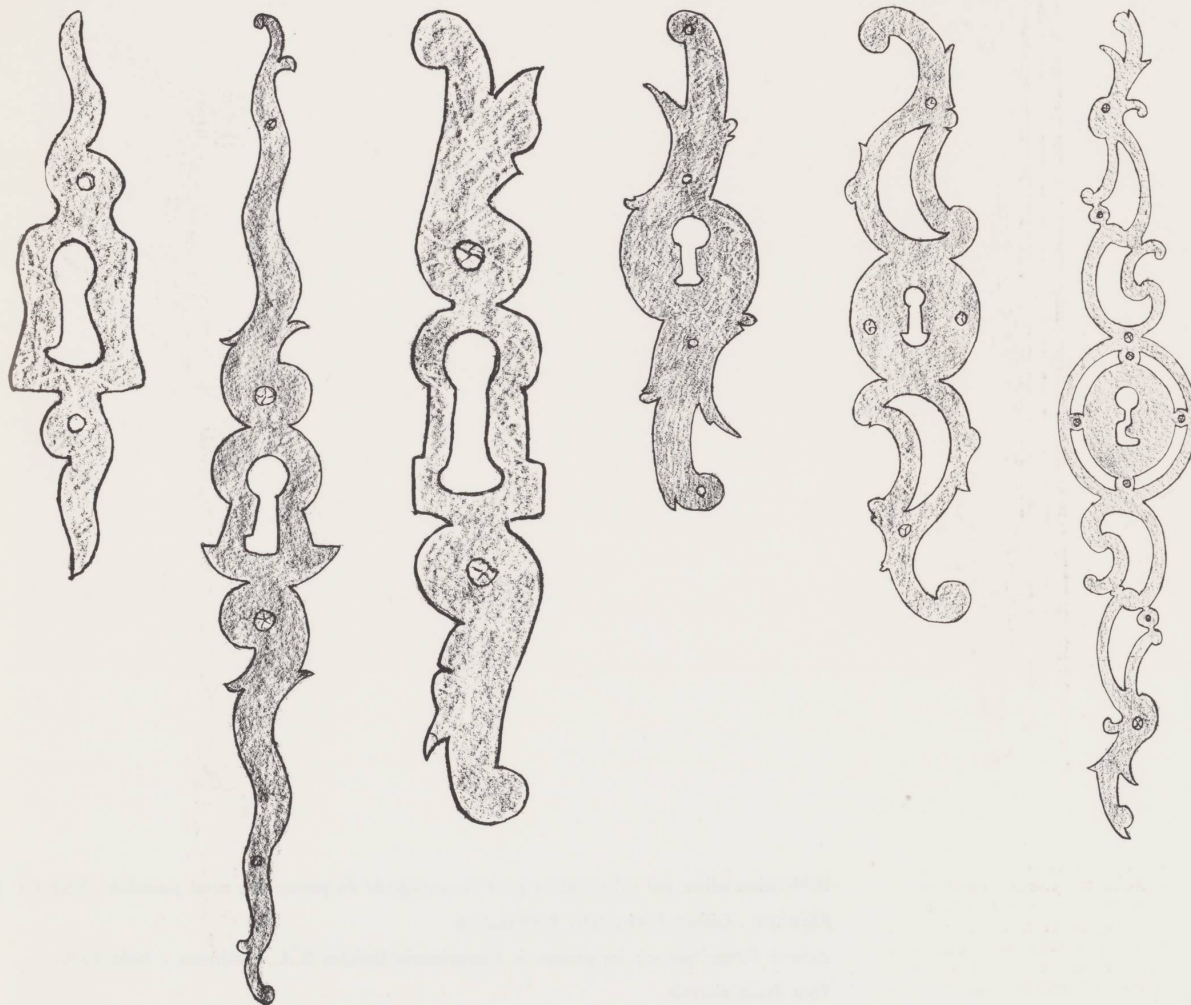


Détail de la fabrication d'une fiche.

Le rôle de l'entrée de serrure est avant tout d'ordre décoratif. Chez nous comme en Lorraine, ces éléments métalliques sont discrets et bien ouvragés. Voici quelques exemples d'entrées de serrures de la fin du XVII^e et du XVIII^e siècles trouvées sur des meubles jurassiens.

Le métal était rare et coûteux, il durait plus longtemps que le bois et, lorsqu'un meuble était inutilisable, on ne jetait pas les ferrures encore en état. Les cas de réemploi sont fréquents, ce qui peut fausser les appréciations et la datation d'un meuble.

Entrées de serrures



Publication éditée par l'Association pour la sauvegarde du patrimoine rural jurassien (A.S.P.R.U.J.)

Rédacteur : Gilbert Lovis, 2801 Rossemaison

Achévé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Boéchat S. A., Delémont - Août 1979.

Tous droits réservés



N° spécial, 1979